Annales des Sciences Psychiques

REVUE MENSUELLE

27e Année | Janvier 1917 | No 1

C. DE VESME

Le dernier ouvrage de Sir Olivier Lodge :

« *RAYMOND, OU VIE ET MORT* »(1)

Le succès de cet ouvrage qui a atteint, en quelques mois, sa septième édition, s'explique certainement, en partie, par des considérations de nature essentiellement émotives. Nous vivons dans une période trop douloureuse et terrible pour qu'il nous soit possible de ne pas en être plus ou moins influencés dans nos jugements, dans nos sentiments, même quand nous nous proposons une objectivité complète dans nos idées. Et l'ouvrage dont je vais vous entretenir est justement éclos d'une grande douleur dans le cœur d'un père ; il est de nature à montrer, mieux que tout autre exemple, le réconfort que les recherches psychiques peuvent apporter à un peuple dans une heure aussi remplie de deuils que celle que nous traversons. Quand même il ne s'agirait que d'une illusion, ne serait-ce point, en cette heure terrible, « l'illusion féconde » dont a parlé le poète, l'illusion-force dont sont sortis les grands gestes humains ?

Il n'est pas moins vrai, toutefois, que le succès de ce livre a été fait aussi, en grande partie, par la réputation scientifique dont jouit son auteur. Ai-je besoin, en effet, de vous parler de ce savant qu'est Sir Olivier Lodge, l'un des plus éminents dont s'honore l'Angleterre contemporaine, celui qui, avec notre Branly, a ouvert la voie à la découverte de la télégraphie sans fil, faite par Marconi ? Né en 1851, professeur de physique à l'Université de Cambridge de 1881 à 1900 et ensuite Recteur de l'Université de Birmingham, membre de la Royal Society, l'Académie des Sciences du Royaume-Uni, Président de la Société de Physique de Londres en 1899, Président de l'Association Britannique pour le Progrès des Sciences en 1913, etc., il est l'auteur d'inventions techniques précieuses, d'ouvrages très estimés de physique, psychologie et philosophie.

Son plus jeune fils, Raymond, prit service comme volontaire en septembre 1914 et, après une période d'instruction militaire, fut envoyé sur le front, en France, avec le grade de lieutenant. Son capitaine ayant été blessé, on chargea Raymond du commandement de la Compagnie. Il fut frappé par un éclat d'obus, le 14 septembre 1915, et mourut quelques heures après, à l'âge de 26 ans environ.

La première partie de l'ouvrage que vient de publier son père — ouvrage qui porte le titre : *Raymond, ou Vie et Mort* — est consacrée à quelques souvenirs de la courte existence de ce fils bien-aimé et surtout à la publication des lettres qu'il écrivait du front à ses parents — lettres remplies de détails pittoresques et intéressants sur la vie militaire et sur d'autres questions.

Parmi les épisodes de l'enfance de Raymond, il me sera permis d'en rappeler un seul, non seulement parce qu'il est fort amusant, mais aussi parce qu'il montre combien ce garçon était plein de vie. Quand il avait 5 à 6 ans à peine, à Liverpool, il sauta un jour de la petite baignoire où sa nurse venait de le placer, descendit l'escalier dans le costume fort léger où il se trouvait

(1) *Raymond, or Life and Death*, by Sir OLIVIER LODGE. Methuen and Co., 36, Essex Street, London. — Prix : 10/6s.

sortit de la maison, courut dans la rue et revint à sa baignoire avant que la nurse, horrifiée, et qui n'avait pas cessé de courir après lui, eût pu le rejoindre.

Une séance de A. V. Peters et l'épisode de la photographie

Le 27 septembre 1915, c'est-à-dire une dizaine de jours à peine après avoir reçu la triste nouvelle de la mort de son fils, Lady Lodge, accompagnée d'une amie dévouée, Mme Kennedy, se rendit à Londres où elle eut aussitôt une séance avec le fameux médium hollandais A. Vout Peters. Elle était absolument inconnue de ce médium ; je vous prie de ne pas oublier que, jusqu'au décès de son fils, Lady Lodge ne s'était jamais occupée de Spiritisme et qu'elle n'habitait d'ailleurs pas Londres — ce qui fait qu'elle était à peu près inconnue dans cette dernière ville.

Je vais rapporter le compte-rendu de la première partie de la séance, ne supprimant que quelques phrases inutiles — généralement des répétitions.

Au cours de ses séances de « psychométrie », M. Peters est dans un état normal. Mais dans les séances « spirites », il est entrancé, et un esprit appelé Moonstone est censé parler par sa bouche. C'est le cas de la séance dont nous nous occupons. Donc, après quelques mots adressés à Mme Kennedy, le médium, se tournant vers Lady Lodge, lui dit :

Quelle vie utile a été la vôtre, Madame... Vous êtes la mère, le soutien de la maison. Vous ne vous occupez pas de spiritisme, mais vous avez eu des rapports avec cette science de temps à autre. Je vous sens vivre hors de Londres ; dans le Nord, ou le Nord-Ouest... Vous avez eu dernièrement bien des tristesses par suite d'un décès qui s'est produit tout à coup...

Il y a ici un monsieur de « l'autre côté ». Il est assez grand ; il a un visage ovale, un nez légèrement long, un peu de moustache, de belles dents ; réveillé, actif, avec un fort sentiment d'humour — il est toujours prêt à rire — ; un aimable sentiment d'affection. Il est venu dans le monde des esprits très rapidement, sans maladie.

Connaissez-vous quelqu'un dont le nom se rattache à la lettre L ? [Aucune réponse de la part des consultantes, naturellement]. Il y a ici Paul [le fils de Mme Kennedy], qui me suggère : « Dis à la mère qu'il ne s'agit pas d'un L unique, mais de deux L. [Lady Lodge].

Cet homme est un soldat, un officier. Il a été dans un endroit où « il fait chaud ». [Le front, naturellement]. Vous êtes sa mère, n'est-ce pas ? et il ne vous appelle pas *ma*, ni *mama*, ni *mater*, mais *mother*, mère. [Note de Lodge : « C'est vrai »].

N'aimait-il pas les livres ? Il rit en disant : « Partout où j'allais j'en portais avec moi ». Ce n'était pourtant pas un homme vivant au milieu des livres. [Exact]. Il avait quelque connaissance de spiritisme avant de mourir, mais il était plutôt sceptique : il gardait à ce sujet une attitude réservée. Il me demande de vous dire :

« L'attitude de Stead [le célèbre publiciste William Stead, ardent spirite, directeur de la *Review of Reviews*, mort dans le désastre du *Titanic*] et de quelques autres personnes a eu pour effet de me détourner de ces études ; d'un côté il y a trop de crédulité, de l'autre côté il n'y a que de la légèreté et de la moquerie déplacées. »

Il soulève dans sa main une branche d'olivier, comme un symbole pour vous, et il rit. Maintenant il dit : « Le nom de Roland se trouve associé aux oliviers ». [L'une des filles de Lodge épousa un Roland ; on sait que Lodge lui-même s'appelle Olivier]. Il dit cela pour vous prouver qu'il est réellement ici.

Avant de venir ici, vous étiez dans les larmes...

Sa maison a des rapports avec les livres : on en lit et on en écrit...

Il me dit de transmettre à son père le message suivant : « Inutile de venir ici ; cela ne servirait qu'à troubler le médium, intimidé par l'importance de sa personnalité, et on ne parviendrait à rien de bon. Mais le médium n'est pas intimidé par vous, Madame ; venez encore, si cela peut être utile. »

Vous avez plusieurs portraits de cet enfant. Avant qu'il mourût, il y avait trois bons portraits de lui : dans deux il est seul, dans le troisième il est en groupe avec d'autres hommes. [Lady Lodge répondit qu'elle n'avait aucune connaissance du groupe en question. Le médium, continuant :]

Il est remarquable que je vous parle de cela. Dans un de ces portraits vous voyez sa canne. [Note de Lady Lodge : « Je n'en sais rien ».]

J'arrêterai là le compte rendu de cette séance, bien qu'il contienne beaucoup d'autres choses remarquables.

Plus de deux mois après, le 29 novembre, Lady Lodge reçut une lettre de Mme Cheves, une dame qu'elle ne connaissait pas, mais qui était la mère d'un officier ayant connu Raymond et qui continue à faire son devoir sur le front. Voici la traduction de la lettre.

28 *Novembre* 1915.

CHÈRE LADY LODGE,

Mon fis, qui est médecin militaire, nous a envoyé la photographie d'un groupe d'officiers, prise en août ;

je me demande si vous la connaissez et si vous en avez une épreuve. Si vous ne l'avez pas, je pourrais vous l'envoyer, puisque j'en ai une douzaine, ainsi qu'un négatif. Excusez-moi de vous poser cette question, mais j'ai si souvent songé à vous et je prends une si grande part à votre douleur. — Sincèrement à vous.

B. P. Cheves

On peut comprendre l'impression éprouvée par la famille Lodge en voyant se confirmer ainsi, d'une façon spontanée et inattendue, les paroles de Peters. Lady Lodge répondit immédiatement en remerciant Mrs. Cheves et la priant de lui envoyer la photo ; mais *heureusement* celle-ci n'arriva pas aussitôt.

Avant qu'elle arrivât, M. Lodge lui-même eut une séance avec un autre médium, Mme Leonard, dans l'habitation de cette dernière, le 3 décembre, et il profita de l'occasion pour lui adresser prudemment quelques questions au sujet de la photographie, désirant obtenir des renseignements détaillés sur elle, avant de la voir. Ce ne fut donc pas Mme Leonard qui parla la première de cette affaire ; non ; elle ne fit que répondre à une demande inattendue de Lodge.

Voici le passage du verbal de la séance qui se rapporte à la photographie. Pour le comprendre, il faut savoir que dans la trance de Mme Leonard se manifeste une personnalité qui dit être Feda, une enfant du médium, morte en jeune âge. C'est donc cette Feda qui est censée parler par la bouche du médium, souvent en tierce personne.

Feda. — Maintenant, demandez-moi quelque autre chose.

Lodge. — Voici : il [Raymond] a parlé d'une photographie dans laquelle il figure avec d'autres hommes. Nous ne l'avons pas encore vue. A-t-il à ajouter quelque autre chose à ce sujet ? Il a parlé d'une photographie.

Feda. — Oui, mais il pense que ce n'est pas ici qu'il en a parlé. Il regarde Feda en disant : « Ce n'est pas à vous que j'en ai parlé ». . .

Lodge. — En effet. Peut-il dire où il en a parlé ?

Feda. — Il ne connaissait pas la personne au moyen de laquelle il en a parlé. Les conditions étaient étranges, dans une maison étrangère ».

Lodge. — Se rappelle-t-il donc de la photo ?

Feda. — Il me transmet qu'il a figuré en différents groupes, et non pas en un seul.

Lodge. — Il était au milieu de ses amis ?

Feda. — Il dit que quelques-uns étaient ses amis, non pas tous. Il ne les connaissait pas tous ; du moins pas très bien...

Lodge. — Se souvient-il de comment il est dans la photographie ?

Feda. — Non, il ne se souvient pas comment il est resté.

Lodge. — Ce n'est pas ça. Je demande si, par exemple, il y figure debout.

Feda. — Non, il ne croit pas. Quelques-uns parmi les hommes se tenaient debout tout autour ; lui, il était assis, alors que d'autres étaient droits derrière lui. Il y en avait qui étaient assis et d'autres qui étaient debout.

Lodge. — C'étaient des soldats ?

Feda. — Il dit que oui : un mélange. Quelqu'un dont le nom commence par C. était avec lui ; il y avait aussi un R., non pas son nom [Raymond], mais un autre nom. Il se souvient aussi d'un homme dont le nom commence par B... Il dit qu'ils étaient groupés les uns tout près des autres.

Lodge. — Avait-il une canne ?

Feda. — Il ne se souvient pas de ça. — Mais il *se rappelle que quelqu'un s'appuyait sur lui*. Le dernier des hommes auxquels j'ai fait allusion, celui dont le nom commence par B, est proéminent dans cette photographie. Celle-ci ne fut pas prise chez un photographe.

Lodge. — Elle a donc été prise à l'air libre ?

Feda. — On peut dire que oui...

Lodge. — Il pouvait y avoir un abri.

Feda. — En effet. Il me fait signe qu'il y avait derrière des lignes qui allaient de haut en bas. Le fond était d'une couleur sombre, avec des lignes par derrière.

Il y eut, pour une raison quelconque, un retard considérable dans l'envoi de la photographie à la famille Lodge : elle n'arriva que dans l'après-midi du 7 décembre.

En attendant, le 6 décembre, lady Lodge, ayant jeté un coup d'œil sur le carnet de route de Raymond, qui lui avait été renvoyé du front avec d'autres objets, trouva à la date du 24 août la note suivante : « Photographié ». Or Raymond n'avait eu qu'une seule permission depuis qu'il était arrivé au front : cette permission était du 16 au 20 juillet. La photo n'avait donc pas encore été prise alors et Raymond ne pouvait pas en avoir parlé en Angleterre. La photographie n'a d'ailleurs été prise que 21 jours avant sa mort ; il est bien douteux qu'il en ait jamais vu une épreuve ; en tout cas, il n'y fit jamais allusion dans ses lettres.

Le 7 décembre matin, Sir O. Lodge, ayant appris par une lettre de Mme Cheves que la photographie allait enfin lui parvenir, fit déposer par son secrétaire à la S. P. R. une note relatant la

communication obtenue par la médiumnité de Mme Leonard.

Entre 3 et 4 heures de l'après-midi, la photographie arriva enfin.

« En examinant la photographie — écrit Sir O. Lodge — nous constatâmes que tous les détails indiqués par Raymond étaient exacts, d'une manière frappante ».

Et il énumère toutes les correspondances existant entre la description donnée par le médium et la photographie, qu'il reproduit, naturellement, dans son livre.

Il s'agit, en somme, d'une grande photographie, prise à l'air libre, et dans laquelle figurent 21 officiers anglais en tenue de campagne. Ils sont disposés en trois rangs : le premier est assis sur le gazon, le deuxième sur un banc ; le troisième est debout, adossé à une construction provisoire en bois, qui paraît être un abri ou un magasin. On voit fort bien les lignes verticales dont parla « Feda » ; elles sont constituées par des lattes de bois traversant le toit, pour le raffermir. D'autres lignes — horizontales, celles-là — sont tracées sur la partie inférieure du bâtiment, formant un fond sombre à la photographie ; elles sont constituées par les interstices des planches.

Raymond est assis sur l'herbe, au premier rang. Sa canne est abandonnée sur ses pieds.

Pour ce qui se rapporte à la figure proéminente à laquelle le médium avait fait allusion, Lodge demanda à diverses personnes quel était le personnage du groupe leur paraissant plus « proéminent » ; presque toutes répondirent que, sauf pour ce qui concerne la situation centrale, elles étaient portées à indiquer une figure bien éclairée, se tenant debout sur la droite. C'était un officier dont le nom commence par B., comme l'avait dit « Feda », c'est-à-dire le capitaine S. T. Boast.

Le point le plus remarquable est certainement constitué par l'officier assis derrière Raymond et qui pose son avant-bras et même sa jambe sur l'épaule de ce dernier. On voit bien par la photographie que cette pression incommodait Raymond ; l'amour-propre paternel de Sir Olivier Lodge lui fait dire que le visage de son fils est un peu crispé, sa tête légèrement inclinée du côté opposé à la main qui s'appuie sur lui, d'où il résulte que Raymond, qui était pourtant un beau garçon, ne paraît pas à son avantage dans cette photographie.

« **Honolulu** »

Voici maintenant un cas simple, mais intéressant.

Un fils et une fille de Sir O. Lodge, Lionel et Norah, passant par Londres en route pour Eastbourne, le vendredi 26 mai 1916, imaginèrent d'aller chez Mme Leonard pour lui demander une séance qui eut lieu immédiatement, en effet, vers midi, et précisément de 11 h. 55 à 1 h. 30.

A midi, le fils aîné de Lodge, Alec, *se trouvait à Birmingham*, eut tout à coup l'idée de tenter une expérience ; il sauta dans son automobile, alla à l'Ambulance de la Lady Mayoress et amena avec lui quelques infirmières qui étaient en train de faire des bandages chirurgicaux, les transportant à sa maison de Mariemont pour une courte séance de guéridon. Elle dura dix minutes environ : de 12 h. 10 à 12 h. 20. L'expérience consistait en ceci : demander à Raymond de transmettre à Feda, à Londres, le mot : *Honolulu*. La personnalité de Raymond accepta énergiquement la proposition. Pour prendre date, Alec écrivit immédiatement la chose à son père sur une carte postale.

Maintenant voici la dernière partie du compte rendu de la séance que Lionel et Norah Lodge eurent avec Mme Leonard, à Londres, *un quart d'heure après*.

FEDA (s'adressant à Norah). — Vous devriez jouer.

NORAH. — Jouer quoi ?

FEDA. — Non pas une gamme : un air.

NORAH. — Je crains bien de ne pas en être capable, Raymond.

FEDA. (s'adressant à Raymond). — Elle ne sait pas jouer. — (Aux expérimentateurs) : Il désire savoir si vous savez jouer *Hulu-Honolulu*. Vous ne savez pas ? Raymond rit à gorge déployée.

Lodge, en commentant cet incident, admet sans peine qu'on peut expliquer ce curieux phénomène par la télépathie. Il ne faut toutefois pas perdre de vue les circonstances caractéristiques qui rendent cette explication moins vraisemblable : la personnalité de Raymond inventant cette histoire de la musique que Norah devrait exécuter, pour avoir l'occasion de placer le mot *Honolulu* — des syllabes qui lui paraissaient sonner d'une façon amusante ; et puis le rire large de Raymond, heureux d'avoir joué un bon tour à ses frères et d'avoir, en même temps, réussi une expérience intéressante.

On comprend que ces considérations aient ins-

piré à Sir O. Lodge les mots suivants : « C'est surtout par ces séances intimes que Raymond continue à être un membre de la famille, comme auparavant ».

La cabane en toile et le yacht roulant sur le sable

Le 3 mars 1916, Sir O. Lodge lui-même eut une séance avec Mme Leonard. Nous ne nous occuperons pas de la première partie de cette séance, bien qu'elle ait présenté des incidents assez intéressants, pour en venir à la partie où Raymond tâche de fournir à son père des preuves de son identité.

« Maintenant, Raymond » — dit Sir O. Lodge à la personnalité supposée de son fils — je dois te dire que Myers m'a envoyé un message en me disant que tu as quelques bonnes preuves à me fournir.

Le Médium. — Il [Raymond] indique à Feda quelque chose qui ressemble à une maison en toile. Oui, ça doit être une maison en toile. Elle paraît à Feda se trouver à l'air libre, dans un espace ouvert, où il y a bien peu de vert. Il y a dans la maison une sorte de porte. La toile est grise... Oh oui, Feda entend le bruit de l'eau à peu de distance de la petite maison. Feda voit un garçon — qui n'est pas Raymond — à moitié couché à la porte de la tente, il est habillé sommairement. La terre est d'une couleur grise, la couleur du sable. Feda voit le terrain s'élever sur le fond... Feda ne comprend pas à quoi peut bien servir cette tente d'une forme bizarre, rectangulaire...

Lodge. — Est-ce qu'elle est au bord de la mer ?

Le Médium. — Il dit qu'elle est près de l'eau ; il ne dit pas : *la mer*... Il y fait chaud.

Lodge. — Mes enfants la connaissaient-ils ?

Le Médium. — Vous ne tarderez pas à le savoir. Feda a l'impression qu'il y en a deux ou trois qui s'agitent à l'intérieur de la tente.

Lodge. — La tente ne contient qu'une seule chambre ?

Le Médium. — Il ne dit pas cela. Il allait dire : « Non », mais il s'est arrêté pour réfléchir. Non, je crois qu'elle fut divisée à l'intérieur.

Voici ce que Sir Olivier dit de cet incident. Il s'agit évidemment d'une grande tente en toile, érigée par les enfants de Lodge sur la plage de Woolacombe, où la famille passa une partie de l'été, durant plusieurs années. Elle était sur roulettes, avait deux chambres avec une double porte et était employée pour les bains de mer. On l'eût dit une petite maisonnette. Une nuit, un ouragan la transporta à une certaine distance et la détruisit. Les garçons employèrent les débris pour construire une tente plus petite, cette fois avec une seule chambre — ce qui explique pourquoi Raymond hésita à déclarer si la tente contenait une seule ou plusieurs chambres.

Le Médium. — Maintenant, il montre à Feda un yacht, un bateau avec des voiles blanches...

Lodge. — Il est sur l'eau ?

Le Médium. — Non.

(Alors, à voix basse, parlant au supposé esprit : « Voyons, Raymond, ne plaisantons pas »).

Il dit que non ! Il montre à Feda quelque chose sur la terre ; oui, sur la terre... Ce n'est pas sur l'eau, mais il a de belles voiles blanches.

Lodge. — Est-ce qu'il a marché ?

Le Médium. — Il dit que non ! Il rit !...

Lodge. — Est-ce que les enfants ont eu quelque chose à faire avec cette machine ?

Le Médium. — Oui, ils savent de quoi il s'agit ; ils comprendront. Oui ; cette machine a l'apparence d'un bateau ; *il* l'appelle « un yacht ».

Et voici le commentaire de l'auteur : « Il s'agit d'un bateau construit par les jeunes frères Lodge, mais destiné à rouler sur la plage, à Woolacombe. Je crois me rappeler que, pendant quelque temps, il se déplaça, en effet, sur le sable assez rapidement, mais ne courut pas à angle droit contre le vent comme le font les navires à voiles sur l'eau, et comme le désiraient les enfants, qui lui avaient appliqué dans ce but un gouvernail. Ils finirent par briser le mât en naviguant ainsi, dans un ouragan, avec trois passagers. L'appareil était ingénieux ; Raymond s'en était beaucoup occupé, comme de toutes les constructions, mais, dans son ensemble, ce bateau terrestre fut un insuccès, les roues étant trop petites, ce qui explique les paroles de Raymond : « Il n'a pas marché ».

Le paon et « M. Jackson »

Maintenant, passant à autre chose, Sir Olivier Lodge demanda à Raymond :

— Te souviens-tu d'un oiseau qui se trouvait dans notre jardin ?

Le Médium. — Il y sautillait ?

Lodge. — Non, Feda; un gros oiseau.

Le Médium. — Sans doute, pas un moineau », dit-il. Oui, il s'en souvient...

Lodge. — Bon, maintenant parlons d'autre chose : je ne veux pas l'ennuyer en lui parlant d'oiseaux. Demandez-lui s'il ne se souvient pas de M. Jackson.

Le Médium. — Oui, il allait et venait, dit-il. Il avait l'habitude de venir à la porte. (S'adressant à Raymond) : Que veux-tu dire ? Tout le monde peut

aller à la porte! — Raymond dit qu'il le voyait tous les jours. (A Raymond) : Que faisait-il donc ? — Il répond : « Rien du tout ». Je ne puis pas bien comprendre ce qu'il veut dire...

LODGE. — N'importe. Rapportez-moi tout ce que dit Raymond, sans tâcher de comprendre.

LE MÉDIUM. — Il dit que M. Jackson s'est blessé en tombant.

LODGE. — C'était un ami de la famille ?

LE MÉDIUM. — Non ; il dit que non... Mais Raymond a encore l'air de rire. Il dit que M. Jackson était bien connu dans votre famille, et que pourtant ce n'était pas un ami de la famille. Il ne se passait presque pas un jour sans qu'on le nommât. Raymond plaisante ; Feda en est sûre ; il se moque de Feda.

LODGE. — Non. Répétez-moi tout ce qu'il dit.

LE MÉDIUM. — Il dit « Mettez-le sur un piédestal ». Celle-là est bonne... Feda a l'impression qu'il mêle ce qui se rapporte à l'oiseau avec ce qui concerne M. Jackson. Il a nommé l'oiseau, puis il s'est corrigé, en nommant M. Jackson. Avant de parler du piédestal, il a dit : « Un bel oiseau », mais il s'est arrêté brusquement. En répondant, il mêle l'oiseau et M. Jackson.

LODGE. — C'est absurde, en effet. Peut-être commence-t-il à se fatiguer.

LE MÉDIUM. — Il ne veut pas reconnaître qu'il a fait cette confusion ; c'est pourtant bien clair.

A ce moment, Sir Olivier présente, dans son ouvrage, une photographie prise dans le jardin de la villa Lodge, à Mariemont, et dans laquelle devraient figurer, à côté de Lady Lodge, le fameux oiseau et M. Jackson. On y aperçoit bien Lady Lodge, ainsi que l'oiseau, mais on y cherche en vain M. Jackson. Et voici pourquoi : M. Jackson n'était en somme que le nom comique dont on désignait dans la famille Lodge le beau paon qu'elle possédait. Raymond était donc assez excusable de faire une certaine confusion entre l'oiseau et M. Jackson, et de rire de cette façon mystérieuse, faisant supposer à la petite Feda que Raymond se permettait de se moquer d'elle.

Il est à noter que le pauvre M. Jackson mourut, en se cassant le cou, je ne sais trop comment, quelques jours avant la séance dont nous nous occupons. Le matin même de la séance, un naturaliste était venu chercher le corps de l'oiseau cher à Junon pour l'empailler, et Lady Lodge lui avait montré un piédestal en bois sur lequel on pouvait le placer.

Cet incident du piédestal s'étant passé quelques heures seulement avant la séance, il contribue sans doute à prouver que le médium n'avait pas tiré ses informations d'une source normale. En effet, même s'il avait connu l'existence du paon et le nom dont on le désignait, il n'aurait pas encore pu savoir qu'il s'agissait de le placer sur un piédestal.

Mais l'incident soulève une autre question curieuse. Raymond avait fort bien connu, de son vivant, le paon, et partant, il pouvait en parler. Mais comment avait-il connu l'épisode du piédestal, arrivé le jour même de la séance ? Il faut croire que, si cette circonstance ne milite pas en faveur de l'hypothèse selon laquelle toute la séance ne serait pas autre chose qu'une affaire de clairvoyance psychométrique, on peut au moins supposer avec Sir Olivier que des interférences dues exclusivement à la clairvoyance s'étaient mêlées aux messages venant de l'Au-delà. A moins d'admettre que Raymond avait pu voir, dans son état de désincarné, ce qui se passait en ce monde — hypothèse qui ne présente, en somme, rien d'extraordinaire ni d'irrationnel.

Pour ce qui se rapporte à la valeur des deux premiers épisodes de cette séance, il est évidemment difficile de prouver que Madame Leonard n'a pas recueilli dans l'entourage de la famille Lodge les détails concernant le bateau devant courir sur le sable et la grande tente érigée sur la plage. Sir Olivier même ne le cache point. Il observe d'ailleurs que, alors même que la bonne foi de Madame Leonard serait entière, comme il le pense, tous ces incidents — celui du paon compris — ne présenteraient pas une grande valeur comme preuves d'identité, au point de vue scientifique, puisque, en somme, le consultant — c'est-à-dire Lodge lui-même — n'était pas sans connaître tous ces faits ; on peut donc admettre qu'il y ait eu un phénomène de transmission de pensée, de psychométrie, de clairvoyance.

Il n'en est pas de même dans le cas de la photographie, que j'ai cité, ni dans celui que je vais exposer.

L'incident du « Télégraphe »

Les fils survivants de Lodge, peu convaincus encore par les preuves précédemment obtenues de s'être réellement mis en rapport avec Raymond désincarné, imaginèrent une épreuve qui leur paraissait pouvoir donner des résultats plus probants. Ils remirent à leur père, en une lettre cachetée, des questions qui devaient être soumises à Raymond au moyen d'un médium. Ces questions se rapportaient à des faits de très peu d'importance

dont Raymond aurait dû toutefois se souvenir, puisqu'ils étaient de date assez récente, *mais que leur père et leur mère ignoraient absolument.*

Sir O. Lodge et Lady Lodge apportèrent donc à Mme Leonard le questionnaire, qui fut décacheté seulement alors. On y trouva trois questions, à deux desquelles le supposé Raymond répondit, en effet, assez bien. Je me contenterai de parler de la première. C'était la suivante :

« Vous souvenez-vous de quelque chose au sujet du mot *Argonautes* ? »

Réponse par coups frappés de la table : « Oui ».

LODGE. — Veux-tu donc me dire ce que cela te rappelle ?

Réponse : Oui.

La table frappa alors le mot suivant : *Télégraphe.*

Sir Olivier et Lady Lodge, ignorant ce que cela pouvait bien vouloir dire, soumirent ce résultat à leurs fils, en rentrant à la maison. Les fils se montrèrent désappointés. Ce n'était point là la réponse qu'ils attendaient. Mais leurs sœurs se souvinrent alors que, l'année précédente, Raymond, voyageant en touriste dans le Devonshire avec ses frères, avait été au Bureau du télégraphe pour envoyer une dépêche à ses parents afin de leur dire que tout allait bien, et avait signé plaisamment le télégramme : *Argonautes.* M. et Madame Lodge étaient alors en voyage ; ils ignorèrent ainsi l'existence de cette dépêche.

Ce qu'il y a d'intéressant dans ce cas, c'est que, si M. et Mme Lodge ne connaissaient pas cet incident, les frères de Raymond l'ignoraient aussi ; la réponse qu'ils attendaient était tout autre.

En ces circonstances, on ne voit vraiment pas comment on pourrait parler ici d'une transmission de pensée, de quelque forme que ce soit, sans tomber absolument dans l'invraisemblable et l'irrationnel, ou tout au moins dans une forme fantaisiste de clairvoyance qui n'a rien de plus positif que l'admission de l'intervention d'un Esprit.

Les communications sur la vie de l'Au-delà

L'ouvrage de Lodge contient plusieurs autres comptes rendus de séances tout aussi intéressantes que celles que je viens de relater. Quelques-unes se rapportent même à des phénomènes, non pas d'ordre intellectuel, mais physique : surtout mouvements et soulèvements violents de tables, etc. Or, comme les séances en question avaient lieu entre les membres de la famille Lodge, sans l'intervention d'aucun étranger, et encore moins d'aucun médium professionnel, ces phénomènes avaient pour les assistants une considérable valeur démonstrative.

Est-ce à dire que les « communications » obtenues ainsi du soi-disant esprit de Raymond soient toutes admirables ? Malheureusement non. Il y en a qui contiennent, par exemple, des histoires à dormir debout sur l'Au-delà. Raymond raconte qu'il vit dans une maison bâtie en briques ; et comme les assistants se récrient alors, ne cachant pas leur incrédulité, Raymond répond imperturbablement que les esprits fabriquent ces briques « avec les émanations de la nature ». Un peu plus loin, il parle d'une manufacture de cigares dans l'autre monde — et ainsi de suite. La vérité est qu'en parcourant le livre, on constate que ce qui se rapporte à la vie de l'Au-delà, non seulement y est *généralement* d'une faiblesse et d'une banalité incontestables, mais est plus ou moins en contradiction avec ce qui a été raconté par d'autres « esprits » à d'autres médiums. Et cependant, il faut bien reconnaître que l'origine de ces communications absurdes et extravagantes *paraît* bien être la même que pour les communications les plus intéressantes. La personnalité du supposé « Raymond » vient de donner des preuves excellentes d'identité avant de débiter ces balivernes ; il en fournira d'excellentes après les avoir débitées.

Lodge lui-même se montre, naturellement, frappé par ces passages ridicules des « communications », censées venir de son fils ; il s'excuse presque de les reproduire disant qu'il le fait par loyauté scientifique et parce qu'on ne doit rien cacher si on veut parvenir à la découverte de la vérité. Certes, on ne pourrait pas supprimer tel ou tel passage d'un document défavorable à notre façon de voir, quand il s'agit d'une publication strictement scientifique, s'adressant à des personnes déjà initiées aux études psychiques, ou dont on peut raisonnablement s'attendre à ce qu'elles s'y initient, tels que les membres d'une Société psychique, les abonnés d'une Revue spécialiste, etc. Mais *Raymond* est un ouvrage pour le grand public, sans la prétention d'être strictement scientifique ; Sir Olivier le reconnaît dans sa Préface. Et le grand public ne peut pas saisir ce qui peut expliquer ces singularités des communications, bien que l'auteur ait soin de tâcher de le lui expliquer, en montrant que les *messages* ne peuvent qu'être dérangés par l'influence inconsciente, mais inévitable, du mécanisme transmetteur, etc. » (Voir le chapitre I de la 2e Partie.)

Ceci pour ce qui se rapporte à l'interprétation spirite des phénomènes. Quant aux faits eux-mêmes, il est bien difficile de ne pas se trouver entraînés à en reconnaître la nature *supranormale* — du moins pour un certain nombre d'entre eux. « Douter de la sincérité des faits enregistrés par Sir Olivier Lodge — remarquait dernièrement M. Archer dans le *Daily News* — à part toute théorie sur leur origine, ce n'est point montrer un scepticisme sain, mais bien plutôt une crédulité étonnante ; en effet, ce doute implique la croyance à la possibilité d'une conspiration de fausseté absolument inadmissible, qui se serait organisée au milieu de personnes n'ayant pas la moindre raison de s'embarquer dans pareille aventure de tromperie. Il arrive souvent que la négation est un symptôme de crédulité aussi grand que l'affirmation l'est en d'autres cas ».

Un cas frappant de vision à distance

Blois, 28 février 1917.

Cher Monsieur de Vesme,

Je vous adresse le récit d'un très intéressant phénomène de télépathie qui s'est produit il y a une quarantaine d'années dans la famille de notre sociétaire M. de la Houssaye. La jeune fille qui joua le rôle de percipiente est décédée encore jeune, mais le souvenir du fait que je vous envoie est resté vivace dans la mémoire des membres de la famille. Ce fait me paraît pouvoir être mis au nombre des plus beaux cas de ce genre de phénomènes.

P. Le Cour

Récit de M. de la Houssaye

Lors de l'Exposition de 1878, je faisais rechercher au Chili un frère aîné perdu de vue depuis longtemps, lorsqu'un missionnaire habitant cette contrée vint chez moi. Je lui fis part de mes recherches. Il me dit alors avoir très bien connu mon frère : « C'est, me dit-il, un peintre d'un certain talent et très généreux, comme le sont généralement les artistes ». Il me promit de le rechercher à son retour au Chili. En effet, quelques mois après, je reçus de lui une lettre me faisant connaître que mon frère était décédé, ainsi que sa femme, en laissant un fils, âgé de 14 ans. Ce dernier se trouvait à Santiago sans ressources, son père ayant perdu dans un incendie tout ce qu'il possédait. Mon correspondant me donnait en même temps le nom et l'adresse d'un Français établi à Santiago qui avait recueilli cet enfant.

En apprenant cette pénible situation, une de mes filles, âgée de neuf ans, me dit : « Papa, puisque mon petit frère est mort, tu devrais faire venir mon cousin et l'adopter ; il nous le remplacerait ». Je me rendis à son désir, et j'écrivis au protecteur de mon neveu en lui disant de le faire rapatrier à mes frais.

Il me fut répondu, quelque temps après, que l'enfant venait d'être embarqué sur un navire marchand porteur de blé à destination du Hâvre. Il devait passer par la Terre de Feu. On me donnait le nom du navire et celui du capitaine.

Ayant au Hâvre un ami, je le priai de surveiller l'arrivée du vaisseau et de me prévenir, afin que je pusse aller au devant de mon neveu.

Ce retour devait être très long et ma fille était impatiente de voir arriver son cousin.

Or, un matin, à son réveil, elle me dit : « Oh, mon père, si tu savais quel rêve j'ai fait cette nuit ! J'ai vu le navire qui ramenait mon cousin en perdition au milieu d'une tempête effroyable : on jetait les sacs de blé par dessus bord et une lame a emporté mon cousin, mais on l'a rattrapé. Je l'ai si bien vu qu'il me semble que je le reconnaîtrais. » Et elle m'en fit le portrait.

Lorsque je reçus du Hâvre avis de l'arrivée du navire, je m'y rendis immédiatement avec ma fille et nous nous rendîmes à l'hôtel où nous devions rencontrer mon neveu, ainsi que le capitaine du vaisseau. Ils étaient sortis. En attendant leur retour, nous regardions par la fenêtre, depuis quelques instants, lorsque tout à coup ma fille s'écrie, en me montrant du doigt un jeune homme qui se trouvait sur une passerelle voisine : « Oh, voici mon cousin, je le reconnais ! » En effet c'était bien lui et il nous rejoignit bientôt

en compagnie du capitaine. Ce dernier nous fit le récit de sa traversée, au cours de laquelle s'étaient bien déroulés les événements que ma fille avait vus dans son rêve.

J'ajoute qu'il n'existait chez moi aucune photographie de mon neveu, dont j'ignorais d'ailleurs la naissance, ayant perdu mon frère de vue plus de 30 ans avant ces circonstances.

Blois, 21 janvier 1917.

Récit de Madame de la Houssaye

Nous avions un neveu à Santiago et mon mari voulait le faire revenir ; il écrivit donc au ministre français au Chili dans ce but. Il reçut des papiers indiquant qu'on allait mettre ce jeune homme en route. Le navire qui l'emmenait était un voilier ; la traversée devait durer environ trois mois.

Tandis que ce neveu était en voyage, un matin ma fille me dit avoir rêvé à lui et l'avoir vu dans un naufrage ; la mer était si houleuse qu'il s'était trouvé jeté par dessus bord ; on lui avait lancé quelque chose et on l'avait rattrapé. Il avait fallu jeter une partie de la cargaison. « J'ai très bien vu mon cousin — dit-elle — et ce qui était très drôle, c'est qu'il paraissait avoir tellement grandi que son pantalon lui arrivait à mi-jambe. »

Nous avions prié un de nos employés habitant le Hàvre de nous aviser de l'arrivée du navire. Quand nous eûmes reçu la dépêche, nous partîmes avec notre fille. Sur la jetée il y avait beaucoup de monde que nous voyions de la fenêtre de l'hôtel situé en face du débarcadère. Tout à coup ma fille s'écria : « Maman, voilà mon cousin, c'est lui, je le reconnais ! » Nous descendons et allons au devant de celui qu'elle désignait ainsi. Arrivée devant lui, elle lui dit : « C'est toi, Ernest ? »

C'était bien lui en effet. Le patron du navire nous raconta qu'ils avaient eu un temps épouvantable, qu'il avait dû jeter la cargaison à la mer, que notre neveu était tombé à l'eau, qu'on l'avait rattrapé ; bref, la vision de ma fille était parfaitement exacte.

Madame Noël, seconde fille de M. de la Houssaye, certifie qu'elle a toujours entendu raconter ce fait, avec ce détail, que l'on avait repêché l'enfant au moyen d'un filet.

Une personnalité médiumnique

RÉVÈLE LA CACHETTE D'UNE SOMME EN OR

Le 28 décembre 1916, onze personnes étaient réunies dans le salon de Mme Doria, rue du Paradis, pour assister à une séance spirite. Il y avait quatre médiums ayant des qualités médianimiques différentes : typtologie, voyance, « incarnation », audition, musique.

On a commencé par la table, ayant comme médium Mme Lambret, très bon typtologue et auditif. Mme Taupin lui faisait vis-à-vis, les mains également sur la table.

Un esprit quelconque a été demandé et le nom de *Robert* a été donné.

Le commandant Darget, voyant que personne ne semblait avoir aucune précision sur ce nom de baptême, demanda le nom de famille.

Le nom *Dartos* a été frappé.

Aussitôt, Mme Liboutet, qui connaissait depuis quelque temps Mme Dartos, dont le mari avait été tué à la guerre, demanda :

— Seriez-vous M. Dartos dont je connais la veuve, qui m'a souvent parlé de son mari ? En ce cas, dites dans quel mois vous avez été tué. Frappez un coup pour chaque mois.

Le pied de la table frappa 10 coups = *Octobre*, ce qui était exact.

Demande : Quel quantième du mois ?

Réponse : 12 coups. (Exact.)

D. — A quelle date êtes-vous parti ?

R. — *Juillet* 12. (Exact.)

D. — Comment s'appelle le lieu où vous êtes mort ?

R. — *Vingré*. (Exact, ainsi que le nom *Robert*, après renseignements pris auprès de la veuve.)

Mme Liboutet, qui est sage-femme, avait accouché Mme Dartos, depuis la mort de son mari, et avait conservé de bonnes relations avec cette dame. Elle continue à interroger :

D. — Avez-vous quelque chose à me dire, ou à me faire dire ?

R. — *J'ai caché de l'or.*

Cette réponse provoque de l'étonnement et Mme Liboutet, qui n'avait pas connu M. Dartos vivant, mue par une curiosité bien naturelle, à cause des réponses précédentes, dont elle avait constaté la véracité, s'est approchée de la table et a mis une main dessus en posant la question :

D. — En quel endroit ?

R. — *Dans la commode.*

D. — Dans quel tiroir de la commode, à partir de celui du haut ?

R. — *Troisième.*

Mme Liboutet, s'adressant aux assistants, dit alors que, pendant ses soins à l'accouchée, elle n'avait jamais ouvert ce troisième tiroir où se trouvaient les affaires de M. Dartos ; puis elle demanda :

D. — Dans ce 3e tiroir, l'or est-il à droite ou à gauche ?

R. — *A gauche, au fond.*

D. — Mais votre femme doit l'avoir trouvé ?

R. — *Ai fait cachette.*

Le commandant Darget demande alors :

» Quelle somme y a-t-il en or ? comptez les milliers. »

La table ne bouge pas.

Une autre personne dit : « Comptez les centaines ».

La table frappe 5 coups = 500 *francs.*

D. — Comptez les unités, s'il y en a.

La table frappe 40 coups = 40 francs.

D. — C'est donc 540 francs qui sont cachés ?

R. — *Oui.*

Mme Liboutet a été chargée alors de voir la veuve Dartos et d'aller, avec elle, contrôler si les 540 fr. se trouvaient à l'endroit désigné.

Le lendemain, Mme Liboutet voyait Mme Dartos, prenait un prétexte pour aller dans la chambre contenant la commode et, sans parler du phénomène spirite de la veille, lui faisait ouvrir le troisième tiroir.

Ce tiroir, complètement ouvert, elle voyait la cachette, la débouchait, découvrait l'or au grand étonnement de la veuve, et lui annonçait, avant de compter, que son mari mort avait annoncé, la veille, qu'il y avait 540 francs.

Elle compta, avec Mme Dartos ; les 540 francs en or y étaient. Il y avait en plus 20 pièces de 1 franc en argent, mais il faut remarquer qu'on n'avait pas poussé l'interrogatoire en demandant à l'esprit s'il y avait des pièces d'argent en surplus de l'or.

La communication ci-dessus a une importance capitale ; elle devient une preuve certaine qu'une intelligence extérieure, venant de l'au-delà, s'est manifestée et a parlé aux vivants en donnant des indications dont l'exactitude a été vérifiée.

L'esprit d'un mort, M. Dartos, voyant une réunion où il y avait un médium, Mme Lambret, qui peut donner son nom à une personne présente, Mme Liboutet, amie de sa femme vivante, Madame Dartos, choisit ce moment propice pour faire savoir à cette dernière qu'il a laissé 540 fr. en or cachés dans sa commode.

Il est probable qu'il ne se serait pas présenté sans cette circonstance. Ni lui ni Mme Liboutet ne se connaissent personnellement, il est vrai; mais il sait que le nom « Dartos » réveillera le souvenir de l'amie de sa femme et que, par conséquent, sa veuve sera informée de la communication qu'il est venu faire.

Donc, en révélant la présence de l'or dans la cachette, il sait que la commode ne prendra pas le chemin d'une vente de mobilier après décès, et que les 540 francs resteront dans sa famille.

Il agit comme le ferait un prisonnier en pays occupé par l'ennemi, ne pouvant envoyer de ses nouvelles, et qui, malade, se demande s'il va mourir avant de pouvoir confier son secret à un homme sûr.

Le hasard lui fait trouver un ami à qui il le confie en le chargeant de le porter à sa femme ; et il peut alors mourir tranquille, en pensant que son désir sera exaucé (1).

Comt DARGET

Ont signé à l'unanimité des présents :

Mesdames LIBOUTET, CHEBROUX, RACAPÉ, LAMBRET, PARIS, MALPOU, BOIRIÉ, TAUPIN, DORIA ;
Messieurs NAVRY, DARGET.

Dès le 25 janvier 1917, le commandant Darget nous avait envoyé le récit ci-dessus, que les retards sur-

(1) La cachette de l'or indiquée par l'esprit Dartos nous fait souvenir du fils du Dante, voyant en rêve son père, qui lui indique la cachette où se trouvaient les 13 chants de la *Divine Comédie*, égarés depuis sa mort. — Ct DARGET.

venus dans la publication de nos *Annales* ne nous permirent pas de publier immédiatement.

M Darget, dont on connaît les convictions nettement spirites, fait suivre l'exposé du cas par quelques commentaires conformes à ces idées. Il nous semble qu'il n'est pas facile d'éliminer ici l'hypothèse spirite si ce n'est en ayant recours à l'une de ces deux suppositions : 1° la fraude ; 2° la clairvoyance.

Pour ce qui se rapporte à la première de ces suppositions, il est bien vrai que Mme Liboutet était restée assez longtemps, paraît-il, dans la chambre de la cachette, quand elle prêtait des soins à Madame Dartos. Il faut toutefois observer que, même en admettant qu'elle ait pu consciemment ou inconsciemment déterminer les mouvements de la table, quand celle-ci transmit le message concernant l'or caché, Mme Liboutet n'était pas à la table quand celle-ci épela par des coups le nom de *Robert Dartos*, fournissant ensuite des indications pour établir l'identité de ce dernier. Il faudrait donc admettre une sorte de collusion entre Mme Liboutet (qui aurait découvert la cachette pendant qu'elle soignait Mme Dartos en couche) et le médium, Mme Lambret (à qui elle aurait révélé sa trouvaille pour combiner avec elle le supposé message du feu Dartos). Mais il est assez difficile, au point de vue psychologique, de comprendre quel intérêt pouvait avoir Mme Liboutet, qui n'est même pas médium et exerce la profession de sage-femme, d'organiser pareille comédie compromettante.

Sans doute, il est impossible, dans un cas de cette sorte, de réfuter complètement l'hypothèse d'une simulation et d'une tromperie, surtout quand on ne connaît pas le caractère, les tendances des dames qui ont joué un rôle quelconque dans l'affaire. Un sceptique aura toujours droit de douter, de dire : « On ne sait jamais !... »

Mais, pour ce qui se rapporte à cette hypothèse de la *clairvoyance*, qui est cependant, en métapsychisme, un passe-partout permettant d'ouvrir toutes les portes, elle ne résiste point, en ce cas, à un examen complet et attentif. Que doit-on supposer, en ce cas ? Que Mme Liboutet, se trouvant dans la chambre de la cachette, durant la maladie de Mme Dartos, ait perçu d'une manière supernormale la cachette du tiroir, assez exactement pour pouvoir compter le nombre et l'importance des pièces d'or — 540 francs. Son subliminal garde cette connaissance latente jusqu'au moment où elle émerge, au moyen de la table, quand Mme Liboutet met une main dessus.

Impossible de parler d'une *transmission de pensée*, puisque M. Dartos, la seule personne connaissant le secret de la cachette, était mort même avant que Mme Liboutet vînt soigner sa femme en couche.

En ces conditions, chacun voit la rareté — pour ne pas dire davantage — de cette clairvoyance permettant de *compter* les pièces d'or dans une cachette ignorée de tout le monde.

Mais admettons-la, puisqu'elle est théoriquement possible.

Seulement voilà : la personnalité de M. Dartos avait commencé à se manifester avant même que Mme Liboutet intervînt et quand ne se trouvaient à la table que des personnes ne l'ayant jamais entendu nommer ; elle avait fourni sur son identité des indications que les assistants ignoraient, de telle façon qu'il fallut, pour s'assurer de leur exactitude, « prendre des renseignements près de la veuve ». Voilà donc un autre phénomène très remarquable, et cette fois en dehors de l'intervention de Mme Liboutet...

Non, on pourra admettre un fait de clairvoyance, on ne peut pas admettre une coïncidence semblable sans montrer une crédulité aussi outrée que celle qu'on peut reprocher à certains spirites.

Si ce fait pouvait être placé sur des assises irréfutables au point de vue de sa sincérité, il constituerait donc l'un des cas d'identité spirite les plus remarquables que l'on connaisse.

C. V.

ÉCHOS et NOUVELLES

Cerveau et Intelligence

M. Edmond Perrier présentait à l'Académie française des Sciences; dans sa séance du 22 décembre 1913, une observation du Dr. R. Robinson, concernant un homme qui vécut pendant un an, presque sans souffrance, sans aucun trouble mental apparent, avec un cerveau réduit à l'état de bouillie et ne formant plus qu'un vaste abcès purulent (V. *Annales des Sc. Ps.*, janvier 1914, p. 29).

En juillet 1914, le Dr. Hallopeau apportait à la Société de Chirurgie le récit d'une opération qu'on fit subir, à l'Hôtel Necker, à une jeune fille tombée d'un wagon du Métro. A la trépanation, on constate qu'une notable proportion de matière cérébrale est réduite littéralement en bouillie.

On nettoie, on draine, on referme et la malade guérit parfaitement. (V. *Annales*, juillet 1914, p. 218).

Maintenant, voici ce que publièrent les journaux parisiens à propos de la séance de l'Académie des Sciences, à Paris, 24 mars 1917 :

L'ablation partielle du cerveau. — Comme suite à ses communications antérieures sur cette intervention, qui va à l'encontre des idées généralement professées jusqu'ici, le docteur A. Guépin, de Paris, adresse à l'Académie une nouvelle contribution à l'étude de cette question. Il y mentionne que son premier opéré, le soldat Louis R., aujourd'hui jardinier près de Paris, malgré la perte d'une énorme partie de son hémisphère cérébral gauche (substance corticale, substance blanche, noyaux centraux, etc.), continue à se développer intellectuellement comme un sujet normal, en dépit des lésions et de l'enlèvement de circonvolutions considérées comme sièges de fonctions essentielles. De cette observation typique et des neuf autres analogues du même auteur que connaît l'Académie des sciences, le docteur Guépin estime que l'on peut conclure aujourd'hui, sans témérité :

1° Que l'amputation partielle du cerveau chez l'homme est possible, relativement facile et sauve certains blessés, que les traités classiques paraissent condamner encore à une mort certaine, ou tout au moins à des infirmités incurables;

2° Que ces opérés semblent parfois ne se ressentir en rien d'avoir perdu telle ou telle région cérébrale.

Ce travail est renvoyé à l'examen du docteur Laveran, chargé de l'étudier dans un rapport.

Cette question est évidemment d'une telle importance, au point de vue de nos études et au point de vue « humain » en général, que nous croyons utile de traduire et reproduire ici un passage d'un discours prononcé le 7 août 1916 par le Dr. Augustin Iturricha, président de la Société Anthropologique de Sucre (capitale de la Bolivie), au cours d'une séance de cette Société (1) :

...Mais voici des faits plus surprenants encore recueillis dans la clinique du docteur Nicolas Ortiz, et que le docteur Domingo Guzman a eu l'amabilité de me communiquer. La source de ces observations ne peut être soupçonnée ; elle émane de deux hautes personnalités de notre monde scientifique, de deux vrais savants.

Le premier cas se rapporte à un garçon de 12 à 14 ans, décédé dans le plein usage de ses facultés intellectuelles, malgré que sa masse encéphalique fût complètement détachée du bulbe, dans les conditions d'un homme réellement décapité. Bien grande dut être la stupéfaction des cliniciens rencontrant, au moment de l'autopsie, quand on ouvrit la cavité crânienne, les méninges hyperémiadées et un grand abcès occupant presque tout le cervelet, une partie du cerveau et la protubérance ; on savait pourtant que cet homme, quelques instants auparavant, pensait avec vigueur. Ils doivent forcément s'être demandés : « Comment cela peut-il se faire ? » Le garçon se plaignait d'une céphalalgie violente, sa température ne descendait pas au-dessous de 39° ; les seuls symptômes dominants consistaient dans une dilatation des pupilles, photophobie et une grande hyperesthésie cutanée. Diagnostic : meningo-encéphalite.

Le deuxième cas n'est pas moins rare. Il est offert par un indigène âgé de 45 ans, ayant souffert une contusion cérébrale au niveau de la circonvolution de Broca, avec fracture des os temporal et pariétal gauches. L'observation du patient avait révélé : élévation de la température, aphasie et hémiplégie de droite. Le directeur et les autres médecins de la clinique entreprirent avec lui une intéressante expérience de rééducation du langage : ils parvinrent à lui faire prononcer de huit à dix mots, parfaitement compréhensibles et conscients. Malheureusement, l'expérience ne put continuer parce que le malade, après une vingtaine de jours, fut saisi d'une forte élévation de température, une céphalalgie intense suivie de délire et de coma ; il expirait trente heures après. Au cours de l'autopsie, on rencontra un grand abcès occupant presqu tout l'hémisphère cérébral gauche. Là aussi on peut se demander : « Comment cet homme pensa-t-il ? quel organe lui servit pour penser, après la destruction de la région qui, au dire des physiologues, est le siège de l'intelligence ? »

« Un troisième cas de la même clinique est présenté par un jeune agriculteur de 18 ans ; l'autopsie montra trois abcès de la grosseur d'une mandarine, occupant chacun la partie postérieure des deux hémisphères cérébraux et une partie du cervelet, avec communications réciproques. Malgré cela, le malade pensait comme les autres hommes, de telle façon qu'un beau jour il demanda et obtint un congé pour aller s'occuper de ses petites affaires. Il mourut en rentrant à l'hôpital.

(1) Les journaux sud-américains nous apprennent que le Dr. Iturricha vient d'être nommé ministre de la Justice et de l'Industrie en Bolivie.

L'enquête du prof. Richet sur les faits psychiques de la guerre

Le *Bulletin des Armées* vient de publier dans son numéro du 28 février 1917 ce nouvel appel de notre éminent Directeur :

J'ai été heureusement surpris, après la demande que j'avais faite dans le *Bulletin des Armées* sur les rêves prophétiques, les pressentiments, les télé-

pathies, les choses troublantes de la métapsychie, de recevoir tant de réponses, et des réponses dont quelques-unes sont remarquables.

Mais je ne veux pas tarder, d'abord à remercier ceux qui m'ont répondu, ensuite à redemander encore des faits de cet ordre, des faits précis, non nuageux, appuyés de documents, et, si possible, de dates irréprochables.

Tous les détails, même les plus superflus en apparence, ont leur importance. Particulièrement, quand il s'agit d'un rêve, en a-t-on parlé, et à qui, avant qu'il se soit réalisé ? Le témoignage de celui qui en a entendu le récit est tout à fait précieux ; car bien souvent on croit, en parfaite bonne foi, qu'on a vécu tel ou tel rêve, alors que rien de semblable n'a eu lieu. Ce sont de *faux souvenirs.*

Et le seul moyen de distinguer un faux souvenir d'un vrai souvenir, c'est d'en avoir une trace indiscutable, ou bien de l'avoir raconté à un témoin véridique.

Le mieux évidemment est donc d'écrire son rêve, au moins en abrégé, pour qu'il reste un document écrit, qui fera foi.

Je peux raconter à cet effet l'histoire de ce jeune Anglais, qui, étant dans la cabine d'un navire, voit apparaître devant lui la forme d'un ami qu'il chérissait, et qui lui avait promis de le venir visiter au moment de sa mort. Alors, sur son agenda, il écrit les initiales du nom de son ami, avec l'heure et la date de l'apparition, et ces mots : *Dieu nous garde !* Plus tard il constata que son ami était mort accidentellement, juste à l'heure et à la date consignées dans l'agenda.

Des cas aussi incontestables sont extrêmement rares. Je n'ai cité celui-là que parce qu'il peut servir de type, de modèle, pour les pressentiments, monitions et télépathies.

Je serais heureux si un de nos vaillants frères et fils de notre armée pouvait m'envoyer, au *Bulletin des Armées*, quelque récit de cet ordre.

Prof. Charles Richet
Membre de l'Institut.

L'appel que M. C. Richet adresse à nos soldats, nous l'adressons à nos lecteurs. Ceux d'entre eux qui sont venus à connaissance de quelques faits du genre de ceux indiqués ci-dessus rendront un service signalé à nos recherches en envoyant le récit à notre éminent Directeur, ou bien encore à M. le Dr. Gustave Geley, *Boulevard Pasteur*, 68, *Paris* (15e).

L'avis de M. Flammarion sur les prédictions et le libre arbitre

En 1912, M. Camille Flammarion entreprit dans la *Revue* de M. Finot la publication d'une série d'articles sur *La Connaissance de l'Avenir* ; elle resta alors malheureusement inachevée. L'éminent astronome a maintenant terminé son travail, qui sera publié en volume après la guerre et est appelé à un grand succès. En attendant, il a fait paraître récemment dans la même *Revue* un article sur *La Prévision de l'Avenir et le Libre Arbitre* qui constitue une sorte de conclusion philosophique de l'ouvrage.

On sait qu'à première vue la constatation de la possibilité de prédire le futur nous entraîne à nier l'existence du libre arbitre. Si l'avenir est fixé d'avance — se dit-on — notre libre arbitre n'est qu'une illusion.

M. Flammarion n'est pas de cet avis. Comme l'abbé Naudet, dont nous avons publié en ces colonnes, au mois de juin dernier, la remarquable étude, mais avec des arguments nouveaux, il pense que « *nous agissons*, et l'avenir est fait de nos actions consécutives ». Sans doute, c'est là du déterminisme, mais ce n'est pas du *fatalisme* ; c'est même l'opposé. « Les fatalistes attendent les événements, ce qu'ils supposent devoir se produire quand même et malgré tout. Au contraire, nous travaillons, et nous coopérons à la marche des événements. Loin d'être passifs, nous sommes actifs, nous construisons nous-même l'édifice de l'avenir. Le déterminisme ne doit pas être confondu avec le fatalisme. Celui-ci représente l'inertie : le premier représente l'action.

» Voir l'avenir, est voir simplement ce qui arrivera, sans que l'avenir soit pour cela écrit d'avance, et quoiqu'il ne soit que la suite des faits successifs. Ce n'est pas *prévoir*, c'est *voir* ».

De toute manière, M. Camille Flammarion ne doute aucunement de la réalité du phénomène de la prémonition. Il conclut par ces mots :

« De cet ensemble de considérations nous pouvons, nous semble-t-il, tirer une conclusion indiscutable. Les faits de vision spontanée des événements futurs sont en si grand nombre, et d'une telle précision, que l'hypothèse des coïncidences fortuites est une hypothèse dénuée de toute valeur, à rejeter absolument. Cette vue subliminale n'est pas douteuse pour ceux qui ont étudié suffisamment la question. Elle est sans explication scientifique actuelle, mais elle n'abolit pas la liberté ».

Sir Arthur Conan Doyle

Un des événements qui ont produit le plus d'impression en Angleterre, durant ces derniers mois, a été la conversion de Sir Arthur Conan Doyle au spiritisme. Cette conversion, à vrai dire, mijotait depuis longtemps déjà ; Sir Arthur appartenait depuis de nombreuses années à la Society for Psychical Research, dont il suivait les études en même temps qu'il entreprenait de fréquentes expériences pour son propre compte. Mais ce n'est que depuis octobre dernier qu'il a fait connaître ouvertement son opinion par des articles qu'il publia en *Light* et ailleurs. Et la personnalité de Sir A. Conan Doyle, le créateur de Sherlock Holmes et de toute une nouvelle forme de littérature qui a rencontré un si grand succès, est tellement populaire : l'esprit qui se dégage de son œuvre est si équilibré, si pénétrant, si sagace, si habile à découvrir toute tromperie et toute vérité, qu'on comprend que ses lecteurs innombrables aient été frappés par ses courageuses déclarations.

Il faut dire tout de suite que Sir A. Conan Doyle n'admet pas uniquement la réalité des phénomènes ; il va plus loin, en acceptant l'explication spirite, qui constitue pour lui « une nouvelle révélation divine... le plus grand événement religieux qui s'est produit après la mort du Christ... altérant tout l'aspect de la mort et de la destinée de l'homme ».

A ce point de vue, il est sensiblement plus radical que, par exemple, Sir W. Barrett. Ce dernier, tout en étant « spirite », n'est pas précisément d'avis que les recherches psychiques puissent prouver l'immortalité de l'âme et donner lieu à une « religion ». Sir O. Lodge répond qu'elles ne peuvent pas prouver l'*immortalité* en ce qu'elle a d'*infini*, parce que rien de ce qui est infini ne peut être démontré ; mais la *survie* lui paraît une chose qui peut être scientifiquement démontrée, et c'est là ce que l'on entend communément quand on parle d' « immortalité » ; on veut dire : « continuant à exister après la mort ». Seulement, Sir O. Lodge est fermement chrétien et ne pense pas que les résultats scientifiques et philosophiques des recherches psychiques puissent constituer un corps de croyances contredisant en quoi que ce soit le Christianisme. Conan Doyle, par contre, va un peu plus loin. « Sans doute — dit-il — les résultats des recherches psychiques constituent, sous certains rapports, une confirmation des dogmes qu'on trouve à la base de toutes, ou presque toutes, les religions. Tels la croyance à une entité spirituelle dans l'homme, et à sa survie ; le principe des conséquences fâcheuses du péché ; cet esprit de justice, de pardon, de bonté, de charité, qui constitue l'*esprit* du Christianisme. Mais celui-ci enseigne qu'après la mort, le réprouvé est puni pour toute l'éternité la façon la plus épouvantable, l'élu est heureux pour toujours (1). Les faits du Spiritisme ne nous font rien admettre de pareil... »

Cette discussion courtoise et intéressante qui eut un certain écho aussi aux Etats-Unis, en était là, quand un autre célèbre romancier anglais, Mr. Marriott Watson, intervint en proclamant à son tour sa croyance au spiritisme et appuyant la manière de voir de Sir A. Conan Doyle.

Madame de Thébes et V. Sardou

Nous n'avons jamais montré une admiration outrée pour Madame de Thèbes, sauf pour ce qui se rapporte à son intelligence ; il ne nous est d'ailleurs arrivé d'en parler, que nous sachions, plus de deux fois ; dans notre premier fascicule de 1915 et à l'occasion de sa mort. Maintenant nous recevons de M. ANDRÉ SARDOU, notre abonné depuis quelques années, la lettre suivante :

MONSIEUR,

Le numéro des *Annales Psychiques* d'août-septembre 1916 contient un écho sur Madame de Thèbes dans lequel il est écrit : « L'amitié d'Alexandre Dumas fils et même celle de Victorien Sardou et d'autres personnes éminentes lui vinrent en aide ».

Mon père a toujours considéré les facultés divinatoires de Mme de Thèbes comme une pure mystification et, pour cette raison même, n'avait pour elle aucun sentiment d'amitié.

J'ai moi-même assez entendu Dumas et mon père parler de cette chiromancienne pour pouvoir affirmer qu'après avoir été trompé d'abord par elle, Dumas partagea bientôt l'opinion de mon père.

Ceci pour ne pas laisser s'accréditer une légende que Mme de Thèbes se plaisait à propager elle-même, y trouvant son intérêt.

Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

ANDRÉ SARDOU

Le Spiritisme à la Cour de Russie

On sait que le Spiritisme a joué un certain rôle dans la récente Révolution russe ; l'impératrice,

---

(1) Les Eglises Catholiques de Rome et d'Orient admettent au moins le Purgatoire. — N. de la R.

l'ex-Président du Conseil Protopopoff, l'ex-ministre de la justice, M. Dobrovolki, le directeur du *Rossyski Grajdanine*, M. Boulatzel, l'ex-ministre de l'instruction publique, M. Koultchnitzki, le métropolite de Pétrograd, M. Pitirim et bien d'autres personnages encore consultaient « les esprits » — dit-on — au sujet de questions politiques. Il est impossible de savoir ce qu'il peut y avoir de vrai dans ces bruits, rappelant d'assez près ceux qui couraient dans le peuple au sujet des membres de la Maison de France et des personnages de la Cour, au moment de la grande Révolution française et dont l'Histoire a fait justice, en grande partie. Il est fort probable qu'il y en ait à à prendre et à laisser, comme pour ce qui se rapporte aux accusations de trahison, etc. Les intéressés sont actuellement prisonniers et partant, dans l'impossibilité de se défendre. Mais ce qui est tout à fait extraordinaire, c'est qu'on mêle en France aux pratiques spirites le nom de Raspoutine. Or, le fameux moine ne s'est jamais occupé de spiritisme, la chose n'a d'ailleurs été affirmée par aucun Russe, même de ses adversaires ; c'était un moine *chrétien* ; seulement il serait tout aussi absurde de rendre le christianisme responsable des fantaisies et des scandales de Raspoutine qu'il le serait de rendre le spiritisme responsable des inconséquences, de la veulerie et des actes tyranniques de certains membres de la Cour russe et du Gouvernement tsariste.

Petites Informations

— Plusieurs journaux et revues de l'étranger ont dernièrement consacré de longs articles à **Sir Hiram Maxim**, connu surtout du public comme l'inventeur de la mitrailleuse qui porte son nom, mais auquel on doit, en réalité, plusieurs autres inventions bien plus importantes, qui le rendirent fort riche. Sir H. Maxim s'est occupé de sciences métapsychiques et, il y a quelques années, il a courageusement soutenu la réalité des phénomènes de matérialisation présentés par le médium Thompson.

— **Deux revues spirites françaises** qui avaient suspendu leur publication au moment de la guerre l'ont reprise au début de l'année courante. C'est d'abord la *Revue Scientifique et Morale du Spiritisme*, dirigée par un homme de haute valeur : M. Gabriel Delanne ; ensuite la *Revue Spirite*, fondée par Allan Kardec et qui devient l'organe d'une « Association d'Etudes Spirites ».

— **Le pasteur A. Bénezech** a fait, le dimanche 25 mars, à la salle de la rue d'Athènes, une conférence courageuse et éloquente sur « la Portée morale du Spiritisme », organisée par la Société Française d'Etudes des Phénomènes Psychiques. Il a été vivement applaudi.

— Une suite de conférences faites par le **Père Stephen Coubé**, le prédicateur bien connu, contre le Spiritisme, à l'église de la Madeleine, vient d'obtenir un très grand succès de curiosité : la vaste église était toujours bondée d'auditeurs. Le P. Coubé ne conteste pas la réalité des phénomènes médiumniques, mais les attribue au diable.

— On annonce la mort du **général Fix**, à l'âge de 87 ans. Il avait appartenu à l'armée belge ; il fut retraité comme Major général commandant la province d'Anvers. Il était très connu dans les milieux spirites de Paris, surtout en sa qualité de Vice-Président de la « Société Française pour l'Etude des Phénomènes psychiques ». C'était un excellent homme, d'un esprit sincère et d'une intelligence cultivée.

— Nous venons d'apprendre que le **Dr. Paul Joire**, médecin-major de 1re classe, Président-fondateur de la Société Universelle d'Etudes Psychiques, vient d'être nommé membre honoraire de l'*American Society for Psychical Research*. En lui adressant nos félicitations au sujet de cette distinction qui lui est décernée, nous devons malheureusement lui adresser, en même temps, nos condoléances pour la mort de son fils Abel, tombé au champ d'honneur à Florina.

— Nous sommes heureux d'annoncer que notre distinguée collaboratrice, **Miss Hellen A. Dallas** vient d'être nommée membre honoraire de la *Society for Psychical Research*, de Londres.

Notre dernier fascicule de 1916 n'avait pu paraître qu'en avril 1917. Depuis lors, certaines difficultés rencontrées par notre imprimerie ont encore accentué le retard de notre publication. Nous ne pouvons que prier nos abonnés et lecteurs de prendre patience durant la crise actuelle, les assurant que nous ne négligerons rien pour rattraper le temps perdu.

La Rédaction

Les Nouveaux Livres

M. Sage : **La Yoga**, ou Le Chemin de l'Union divine. — (1915. — 2 fr. S'adresser à nos *Annales*).

M. Michel Sage est plutôt un *insociable* qu'un *solitaire*. Pour ne nous occuper que de ses beaux travaux en métapsychie, on peut observer qu'il appartint d'abord à la grande famille spirituelle des « psychistes » ; avec le livre qu'il vient de publier, il entre dans celle, infiniment plus nombreuse, des « bouddhistes ». Ce n'est que socialement, personnellement qu'il se tient à côté, enfermé dans ce vague mysticisme un peu farouche qui rapproche souvent la pure race celte de la pure race slave.

Le petit ouvrage que nous présentons aujourd'hui au public est exclusivement philosophique. Le monisme de M. Sage, travaillé par son « psychisme », l'a porté à l'acceptation des religions de l'Extrême-Orient, en leurs grandes lignes. Notre auteur admet l'hypothèse que nous reviendrons à « Dieu », dont nous sommes l'émanation ; nous y reviendrons par la yoga. Mais ceci ne signifie pas encore le panthéisme, se confondant avec le matérialisme. Non : Dieu est un être à part. Qu'est-il donc ? Ceci est malaisé à dire : « il nous faut Dieu, mais si lui sait ce que nous sommes, nous ne savons ce qu'il est » (p. 7).

La Yoga est l'étude des moyens par lesquels s'opère le retour et de ceux par lesquels au besoin on l'accélère, et M. Sage en donne la pratique, conformément aux Sages hindous et chinois, dans la dernière partie de son ouvrage.

Il est aisé de comprendre que la philosophie de M. Sage a des contacts avec la Théosophie qui est, elle aussi, une dérivation du bouddhisme. Elle en diffère surtout en ceci, qu'elle se présente avec des lignes simples, pures et sévères, comme un beau temple dorique, sans l'encombrement de toutes les moulures théologiques, anthropologiques, historiques, dues aux voyages accomplis dans l'*astral*, par les grands prophètes de la Théosophie, tels que Leadbeater et autres. C'est ce qui rend ce petit livre attrayant et profitable pour ceux qui se tiennent, même dans le domaine de la métaphysique, aussi fidèles que possible aux règles immuables de la raison.

Blackwood : **The Wave.** — (Londres, 1916).

Nous signalons à nos lecteurs connaissant l'anglais ce nouveau livre de Blackwood. Sous forme de roman, il présente au public une curieuse étude sur les réincarnations. Il montre le conflit qui mit en présence deux hommes et une femme, au temps des Pharaons, surgissant à nouveau entre ces trois êtres qui se retrouvent dans la vie moderne. L'œuvre de Blackwood est admirée en Angleterre et la grande presse le salue comme « un nouvel Edgar Poë » et comme un maître unique et incomparable dans la voie qu'il a choisie. Cet écrivain joint à une connaissance parfaite des théories occultes et théosophiques, une imagination puissante et un sens très curieux de la teneur psychique. Nous recommandons dans son œuvre considérable *Jimbo* et *John Silence* dans l'édition populaire Macmillan à 7 d. ; son exquis et lumineux *The education of oncle Paul* » et son magistral *Julius Le Vallon*.

Rouxel : **Causeries Nantaises sur le Spiritisme.** — (Nantes, 1914. — 1 fr.).

Rouxel : **La Grande Pitié de l'Eglise de France.** — (Nantes, 1914. — 1 fr.).

M. Rouxel ayant fondé, ou contribué à fonder à Nantes, une Société d'Etudes Psychiques, y a fait plusieurs conférences, dont celle qu'il vient de publier dans ces deux opuscules. Le deuxième est une réponse à certains écrits bien connus de M. Maurice Barrès.

Le Langage des Etoiles, par l'auteur de *La Lumière d'Egypte*. — Paris, 1914. — 5 fr.

Quelle que soit l'opinion qu'on peut avoir sur la prétendue influence des astres sur la destinée humaine, on ne ne peut s'empêcher de reconnaître que cl ouvrage américain est bien l'un des Manuels élémentaires d'Astrologie les plus clairs qui aient été écrits à ce sujet. Il a été traduit de l'anglais par Juvelno, l'occuliste bien connu dont on annonçait récemment le décès.

Le Rédacteur en chef-Gérant : C. de Vesme. — Imp. Nouvelle, G. Clouzot, 85, rue Chabaudy, Niort.

Annales des Sciences Psychiques

REVUE MENSUELLE

27e Année Février 1917 N° 2

Sir OLIVIER LODGE

Comment j'ai acquis la Conviction

DE LA SURVIVANCE HUMAINE

Comme on sait, j'ai pris rang d'une manière définitive parmi ceux qui, convaincus de la continuité de l'existence et arrivés à cette conviction en se basant sur des faits et sur des expériences, non seulement se sont prononcés en faveur d'une survivance vague et de nature indéterminée, mais encore soutiennent la thèse de la personnalité et de la mémoire survivant à la scission que nous appelons la Mort.

Les raisons qui m'ont amené à cette conclusion ne reposent ni sur une théorie ni sur un argument philosophique, mais sur ceci :

Après avoir essayé bien des hypothèses, je me suis trouvé contraint, par évidence probante, à reconnaître le fait tout simple de la possibilité de converser, sous de certaines conditions, avec des personnes ayant récemment vécu sur la terre et de recevoir d'elles des communications ou des messages, bien que ces personnes eussent perdu, par la mort, leurs moyens habituels de manifestation.

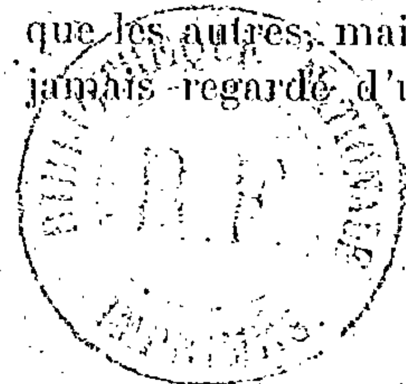
Je viens de citer quelques exemples tout récents de conversations de cette nature dans un ouvrage intitulé : « *Raymond, ou la Vie et la Mort* ». Maintenant, on m'a suggéré l'idée qu'il serait intéressant de faire connaître comment je suis parvenu à la conviction dont je fais, aujourd'hui, profession de foi.

Je reconnais toute l'importance, toute la gravité de cette conclusion, qui devra avoir des conséquences incommensurables le jour où elle sera acceptée et reconnue par la race humaine — si ce jour arrivera jamais. En effet, cette démonstration, si elle est acceptée, touche aux destinées humaines.

Il est vrai que la survivance et la communion spirituelle ont été reconnues par quelques-uns, de temps immémorial ; mais, excepté parmi ceux dont la croyance est à toute épreuve, la continuité de l'existence n'a jamais été considérée comme une des réalités positives de la vie ; les dogmes de la religion ont enveloppé les faits d'un voile épais de nature artificielle et invraisemblable qui a rendu ces vérités pour ainsi dire inacceptables, décevantes et troublantes.

Le fait de supposer que cette courte période de vie terrestre suffise à sauver ou à damner une âme pendant toute l'éternité, que l'acte de mourir ait le pouvoir de transformer l'homme en ange ou en démon, de lui donner la faculté de pouvoir participer à la jouissance des plus grands Saints, la qualité d'affinité avec la Divinité — ou bien de le condamner à tomber au nombre des êtres les plus vils et les plus bas, et à souffrir avec eux les tourments que doivent subir tous ceux qui ont encouru la colère divine en perdant la grâce... tous ces dogmes qui répugnent au sens commun ne furent pas, de fait, acceptés. Et, par conséquent, la destinée de l'homme qui n'est ni saint, ni damné, et qu'on ne peut imaginer, tout à coup, transformé en l'un ou l'autre par le seul fait de la dissolution de son corps, est restée flottante, indéfinie, dans le vague d'une nuée nébuleuse.

D'autres doctrines, sans doute, ont été enseignées, prêchées, par diverses sections de la race humaine dont quelques-unes sont plus éclairées que les autres, mais les religions orthodoxes n'ont jamais regardé d'un œil favorable ni les régions



enchantées, ni les régions de délices, de nature plus matérielle, que l'imagination de l'homme primitif avait conçues. Il n'y a aucun doute à avoir sur le fait que quelque notion d'immortalité fût partagée plus ou moins par les barbares. Le fait a été considéré plutôt comme une raison à opposer à toute acceptation des idées les plus sensées et les plus raisonnables regardant l'existence future ; son origine semble remonter aux superstitions reculées plutôt qu'être le résultat d'un espoir légitime, naturel, ou celui de connaissances auxquelles on puisse ajouter foi. Qu'il soit donc bien entendu que j'ai toujours reconnu et toujours fait la part de tous ces obstacles et que, par conséquent, je ne suis pas arrivé à la conviction que j'ai aujourd'hui d'une manière ni facile, ni rapide. Mais je m'aperçois que la fausseté ou l'erreur que l'on rencontre dans les détails de l'enseignement ecclésiastique, tend à renforcer la justesse de l'instinct général de l'humanité. Cet instinct créé par les sentiments d'affection naturels, se révolte contre la superstition cléricale et s'engage dans une voie indépendante.

Il faut reconnaître cependant qu'une petite minorité de ceux qui enseignent la religion sont plus éclairés et qu'ils ont compris de quelle façon modifier certaines données de leurs doctrines ; ils ont aussi reconnu dans les principaux traits de celles-ci quelque chose d'approchant à ce qu'ils conçoivent, comme étant la vérité.

Le résultat direct de toutes les controverses soulevées par l'investigation de ces questions a causé dans un très grand nombre de cas, un renouvellement d'ardeur dans la foi religieuse, une perception du « *nucleus* » de la vérité ; confirmée ainsi, cette foi est compatible avec l'enseignement que j'attribue au Fondateur du Christianisme et auquel je crois.

Je n'expose ainsi ma manière de voir qu'afin de montrer clairement, avant d'aller plus loin, que mes expériences ont tendu à me rapprocher de la foi religieuse plutôt qu'à m'en écarter, et tout en convenant que ce n'est pas celle-ci qui m'a amené à mes convictions d'aujourd'hui, je dois dire cependant que tout ce que j'ai appris contribue à développer l'amour et le respect que j'éprouve envers la Personnalité sur laquelle reposent les Evangiles.

Mais j'avais commencé par décrire les étapes par lesquelles j'ai passé avant d'arriver où j'en suis.

Durant la septième décade du siècle dernier, j'étais, comme tout le monde, habitué à entendre les sarcasmes dont on couvrait les absurdités poltergéistes caricaturées alors dans le « Punch Pocket Book » (précurseur de l'Almanach de « Punch ») et dans d'autres publications. Plus tard, très absorbé par l'étude des sciences, de mathématique et de physique, je n'avais pas de temps à perdre avec celle du phénomène condamné par Faraday et par d'autres « lumières » du monde scientifique — et je me trouvais très probablement, ainsi que beaucoup de jeunes gens de cette époque, très dédaigneux et très au-dessus de ces jeux-là. Ce ne fut que vers la fin de la huitième décade (de 1870 à 1880) que quelque chose de raisonnable et d'assez sensé parvint jusqu'à moi au sujet de ce que je regardais toujours comme une voie superstitieuse, et vint éveiller mon attention. Il arriva qu'Edmond Gurney, à ce moment-là, s'embarqua dans la physique élémentaire dans le but de faire une étude approfondie de la musique et de la théorie du son.

Il suivit, à cette intention, à l'University College, le cours de théorie de la mécanique qui m'avait été confié par mon protecteur et mon ami, le professeur Carey Foster. Gurney se prit d'amitié pour son jeune maître et nous nous rencontrions de temps en temps en dehors des cours. C'est alors qu'incidemment, il me parla d'un ouvrage auquel il travaillait — un recueil laborieux et méthodique d'après ce que j'en compris, d'apparitions, etc., histoires fantastiques et surnaturelles considérées communément, comme histoires de « *revenants* ». Cet ouvrage fut intitulé « Phantasms of the Living ». Le livre en était alors aux différents stages de sa production, il y avait des manuscrits sur les chaises, à terre, partout, dans un désordre systématique qui me frappa.

Je constatai qu'il était possédé du désir de pousser des investigations de la manière la plus minutieuse et la plus approfondie, au sujet des apparitions au moment de la mort ; il recherchait toutes les assertions sérieuses, toutes les circonstances qui s'y rapportaient ; il faisait un recueil des attestations confirmées, des dates et des détails vérifiés — il conduisait un véritable système d'inquisition, d'interrogatoire judiciaire avec documents, évidences de première main, n'acceptant pas les « on dit ». Quoique je fusse profondément étonné de la nature d'un tel projet, je ne pus qu'éprouver un sentiment d'admiration pour la méthode laborieuse, la persévérance apportées dans les recherches, l'élaboration des constatations que ce grand travail réclamait.

Il est probable que j'appris à cette époque la collaboration de Mr. Podmore, mais je ne fis sa connaissance que beaucoup plus tard. Je fus pré-

senté quelque temps après à F. W. H. Myers, un intime de Gurney, qui travaillait au même sujet et de temps à autre, j'assistai à leurs conversations ensemble.

Je ne fus pas tout de suite sur un pied d'intimité avec Mr. Myers, un peu inaccessible et se tenant à distance ; je ne pris pas un intérêt sérieux au sujet qui l'occupait autant que Gurney, mais je me souviens d'avoir été frappé de l'éloquence et du bon sens avec lesquels ils exposaient tous deux leurs vues, ainsi que de la patience avec laquelle ils accueillaient mes objections probablement bien plates et bien ennuyeuses et qu'ils avaient déjà dû entendre répéter bien souvent, et qu'ils durent entendre trop souvent ensuite. Ils réussirent toujours à réprimer toute expression de dégoût dans ces occasions-là ! Il advint donc que, tout en ne possédant aucune connaissance sur ce sujet, et quoique je fusse plongé dans l'étude de la Physique orthodoxe, débordé d'occupations, gagnant ma vie à enseigner la mathématique, la physique et la chimie à l'*University College* de Londres et à *Bedford College* (alors à Baker St.) je coupai court à mes railleries et très probablement je sympathisai davantage avec les étranges élucubrations de mon ami le professeur Sir William Barrett qui entremêlait des expériences de physique à celles d'hypnotisme, aux phénomènes dits de Reichenbach, à la télépathie et aux phénomènes psychiques en général. En 1881, j'allai à Liverpool en qualité de premier professeur de physique au *New University College* (University of Liverpool aujourd'hui) et en 1883 et 1884 je fus convié par Mr. Malcolm Guthrie, de cette ville, à diriger avec lui des investigations au sujet de certains faits relatifs à une « épidémie » de télépathie qui s'était tout à coup déclarée parmi ses employés à la suite de la visite d'un clairvoyant, Mr. Irving Bishop.

A cette époque mon esprit étant éveillé aux questions d'investigation de cette nature, je consentis à me soumettre à l'essai de découvrir :

a) la réalité de cette force ;

b) la manière dont elle se manifeste, attribuant celle-ci à une manifestation des vibrations musculaires expliqués. Un zoologue connu, le professeur Herdmen, s'associa à mes recherches et collabora à mes expériences, et après bien des travaux nous arrivâmes au résultat de nous trouver convaincus que la science n'avait pas épuisé la question relative aux facultés de l'homme, mais qu'au contraire, il existait, ou survivait chez certains individus une faculté dont l'existence n'était pas reconnue, par laquelle on arrivait à des impressions ou des idées simplement sensorielles par une autre voie que celle des organes connus, et que cette faculté était indépendante d'un intermédiaire physique qui nous fût familier.

De fait je devins convaincu de la réalité de la télépathie expérimentale entre deux personnes à proximité l'une de l'autre sans qu'il leur soit nécessaire d'être mises en contact l'une avec l'autre. Un court résumé des expériences que nous fîmes est donné dans mon ouvrage intitulé : *The Survival of Man* » (La Survivance humaine). Mais je n'ai pas besoin d'ajouter que pas le moindre vestige de la question touchant à la survivance n'était encore entré dans mon esprit. Ces faits ne me semblaient y avoir aucun rapport.

Je ne pouvais qu'affirmer simplement l'existence d'une faculté probablement toute normale mais non reconnue. Il faut dire aussi que j'étais alors agnostique et probablement profondément sceptique, au sujet de l'immortalité de l'âme. Cette question ne soulevait pas en moi le moindre sentiment ; je regardais ce sujet comme insondable et me contentais d'en rester là. Il serait peut-être ici d'un certain intérêt de faire remarquer que la lecture des ouvrages du professeur Tyndall avait produit une impression profonde sur mon esprit, et de plus, que vers 1870 je passai une année à South-Kensington, subissant, plus ou moins, le charme personnel et l'influence du professeur Huxley, de sorte que les convictions de ces deux maîtres m'étaient familières.

Entre autres faits, j'assistai au discours fameux de Tyndall au « Meeting of the British Association » à Belfast en 1874 et à celui d'Huxley sur l'automatisme animal qu'il prononça aussi à cette occasion ; je les écoutai rempli d'une admiration profonde quoique mêlée à une impression troublante.

Mais tout ceci se passait dix ans avant l'époque dont je parle à présent, lorsque j'étais plongé dans l'étude des sciences et que je gagnais mes grades à l'Université. Lorsque je fus convaincu de la réalité de la télépathie je me décidai à devenir membre de la « *Society for Psychical Research* » que les professeurs William Barrett, Henri Sidgwick, Mr. Myers, Mr. Gurney et d'autres avaient fondée en 1882. Aux réunions de cette Société je ne pouvais que me sentir émerveillé du calme prudent et judicieux qui caractérisait le professeur Sidgwick et les autres principaux membres de la Société, de même que du caractère de critique rigoureuse qui fut adoptée méthodiquement envers tout phénomène démontré.

Pendant ce temps, l'amitié qui me liait à Myers croissait, à mesure que je venais à le connaître

davantage ; il fut pour moi, ensuite, le meilleur et le plus intime des amis. Nous faisions de longues causeries et sous son influence je me mis à comprendre que la télépathie, tout en démontrant l'action mentale en dehors des moyens reconnus et des organes des sens, nous fournissait quelque promesse et constituait quelque indication, quelque signe d'une continuité d'existence d'esprit et de mémoire après le dépouillement de l'enveloppe de la chair — ou de l'instrument véhicule du corps. J'étais encore bien loin d'accepter cette déduction avec un sentiment de sécurité, mais cependant je me tins prêt à en accepter l'évidence le jour où elle se manifesterait.

En 1889, le médium américain devenu célèbre Mrs. Piper, dont William James nous avait parlé, traversa l'Atlantique pour venir en Angleterre, sur l'invitation de Mr. Myers. J'assistai à la réception qu'on lui fit et à un grand nombre des séances qui furent tenues avec elle. L'évidence manifeste des preuves de survivance qui furent données par son intermédiaire fut de caractère extraordinaire, positif, et formel — des « morts » parlèrent et envoyèrent des messages par l'intermédiaire de son organisme, des faits que je connaissais me furent rappelés, d'autres que je ne connaissais pas encore furent vérifiés et confirmés ensuite. Un résumé de ces communications ainsi que la description des procédés par lesquels elles furent obtenues fut publié dans les « *Proceedings of the Society for Psychical Research* » — j'en ai donné moi-même un autre moins détaillé dans mon ouvrage « The Survival of Man » (La Survivance humaine, Alcan, éditeur). Je fus ébranlé dans mon scepticisme sur la continuité de l'existence et pour ainsi dire écrasé sous le poids de l'évidence et des preuves de tous genres.

Il me parut alors que, quoique le mécanisme cérébral, le mécanisme nerveux et l'organisme musculaire soient de nécessité absolue pour la manifestation entre un être et un autre, il est cependant possible de se servir d'un organisme substitué à un autre, et que l'identité de l'instrument n'est pas absolument essentielle, à la condition que ce soit un instrument physiologique. En d'autres mots, le cerveau et l'organisme d'une personne vivante peuvent être utilisés par d'autres personnalités dont le corps a cessé de vivre.

Mrs. Piper semblait abandonner son corps, semblait s'en retirer lorsqu'elle « s'entrançait », et sous ces conditions, elle semblait se ranimer momentanément non par sa personnalité, mais par une autre ; et c'est cet « autre », quel que soit son nom, qui met la « machine » en mouvement, « l'instrument ». C'est par le mécanisme de cet instrument que sont transmises les communications émanant d'êtres ayant perdu la vie, mais retenant apparemment leur activité mentale et conservant leurs affections et leur faculté de mémoire, tout en ne pouvant, sous ses conditions, les manifester que d'une manière imparfaite et entrecoupée. De même un violoniste privé de son instrument qui essayerait de produire quelques sons à l'aide d'une ficelle tendue sur une boîte — ou encore, analogie meilleure, comme un violoniste privé de son instrument se tenant debout derrière un des musiciens de l'orchestre et assayant de guider les mains de celui-ci dans ces conditions.

Mais avec de l'expérience acquise l'instrument emprunté devient si docile à l'usage du « communicateur », de l' « Intelligence » qui le contrôle, que lorsqu'une de ces « Intelligences » communique, on se prend à oublier quelquefois que ce mécanisme n'est pas celui dont elle a fait usage sa vie durant, mais un autre. Un autre qui a une ressemblance suffisante avec celui qui lui appartenait autrefois, pour donner des preuves acceptables et remarquables de continuité d'existence mentale indépendante du corps. Il semblerait que le corps ne soit nécessaire que pour les relations avec l'humanité ; à part cela, il n'est qu'une entrave embarrassante plutôt qu'une aide, un instrument de reproduction, un obstacle à l'existence libre de l'esprit. Et cependant il est nécessaire à la manifestation ordinaire des facultés humaines, il fournit aussi un instrument qui peut servir, avec le concours d'un effort spécial et de procédés réclamant une persévérance laborieuse, à obtenir des preuves d'évidence ayant pour but de donner à ceux qui survivent l'assurance et la certitude d'une affection et d'un intérêt continués.

Les conditions ne sont pas toujours bonnes : l'instrument emprunté semble réfractaire et la lucidité impossible à obtenir ; avec un bon médium comme Mrs. Piper ces cas se présentent rarement, mais même avec elle, naturellement, les résultats sont bien inégaux ; et la faculté de se manifester de cette manière indirecte et troublante, de rappeler des souvenirs, de les raconter à ceux qui sont présents, varie à un point remarquable. On comprend cette diversité, on doit même s'y attendre. Malheureusement, à l'occasion, par exemple, de la visite de quelque étranger d'importance gardant l'incognito, on n'obtenait que peu ou rien, ou de mauvais résultats. C'était alors lamentable, parce qu'étant venu rempli d'un préjudice facile à comprendre vis à vis d'un phénomène insensé, il n'emportait avec lui, après un

fiasco, qu'un scepticisme confirmé et soutenu à l'appui d'un tel résultat. Rien au monde n'aurait pu désormais le décider à tenter une nouvelle épreuve. Je puis, toutefois, assurer en toute franchise qu'il a pu y avoir des obstacles, de la diversité dans certaines expériences, mais de la fraude, jamais. Il est arrivé par exemple que l' « Intelligence » contrôlante *devinât* quelque chose, il est arrivé aussi des cas d'*impersonnalisation* directe : mais ce sont des choses auxquelles il faut s'attendre, ou du moins, des choses qui nous arrivèrent.

Bons, mauvais et médiocres résultats, le rapport en est établi scrupuleusement après de longues années d'investigations dans les annales des « Proceedings of the Society for Psychical Research » et la Société porte une reconnaissance justement méritée à Mrs. Piper, au généreux abandon avec lequel elle mit à son service la faculté précieuse et rare qu'elle possédait.

Elle partageait avec nous le vif désir de l'explication de ce don étrange qu'elle ne comprenait pas davantage que le moins avancé d'entre nous. Le médium remplit un rôle encore plus difficile que celui de l'investigateur pour expliquer le phénomène car il n'est pas en possession de ses facultés normales durant la transmission des messages, et ce n'est que bien longtemps après qu'il lui est permis d'en lire le rapport, pas avant que la publication en ayant été faite ait rendu, par conséquent, désormais toutes précautions inutiles. Que ce soit tôt ou tard le résultat est toujours d'une perplexité désespérante pour la victime, quelque accoutumée qu'elle devienne par habitude, ou quelque familiarisée qu'elle soit avec les lois empiriques et les procédés de cette faculté. Ce n'est pas une plaisanterie d'abandonner la vie pendant une heure ou deux chaque jour de cette manière dans le but de servir à l'usage d'autres personnalités. Mrs. Piper, de même que beaucoup d'autres médiums authentiques, avait la religion de ce qu'elle regardait comme sa vocation et faisait un abandon généreux de sa personne pendant les innombrables expériences qui furent faites avec elle.

On veillait attentivement à l'état de son organisme pendant la « trance » soumis aux soins d'une surveillance médicale, mais l'habitude en avait fait chez elle une seconde nature et il n'arrivait de voir qu'à de rares occasions un sentiment de répulsion à l'approche de l'abandon de ses facultés. Vers la fin de sa carrière qui avait duré une période d'une trentaine d'années, la « trance » lui devint plus difficile, et le déclin de cette faculté qui restreignait des services de nature si spéciale, fut pour elle une source de grand regret ; elle gémissait sur son impuissance à s'entrancer à volonté.

Quant au sentiment de répulsion qu'elle éprouvait et qu'elle exprimait, il se manifestait plutôt au moment où elle revenait à elle, au réveil de la trance alors qu'elle reprenait possession de son corps, qu'elle y rentrait, tout autant dire, et où elle retombait dans les conditions de la vie ordinaire : à ce qu'elle ressentait, en ces instants de retour à elle-même, n'être que des conditions ternes et sordides.

Ternes et sordides ; laides et sombres lui semblaient-elles alors, en contraste avec les êtres de lumière et de beauté avec lesquels elle venait d'être en rapport dans un milieu de splendeur dont elle ne se souvenait que pendant quelques courts instants, ainsi qu'on suivrait, au réveil, les vestiges d'un songe... C'est alors qu'elle exprimait l'amertume du regret avec lequel elle voyait s'évanouir et disparaître les êtres spirituels avec qui elle venait de se trouver.

Tout ceci ne me semblait qu'une comédie alors, mais, aujourd'hui, après des expériences plus concluantes je suis enclin à y voir une indication de vérité positive. Je crois que nous arriverons à voir que l'explication la plus claire n'est pas erronée et que les apparences, en ce cas, nous dirigent sur la voie qui mène à la réalité.

Il est inutile de dire que depuis la première preuve de ce qui me parut une évidence indéniable de la continuité de l'intelligence individuelle, accessible par l'intermédiaire d'un organisme indépendant, j'ai saisi toutes les occasions qui m'ont paru propices à étendre mes connaissances à ce sujet. Bien des moyens divers et dont la méthode d'accès varie dans les détails, me sont connus, ainsi qu'à bien d'autres personnes. La « trance », par exemple, n'est pas essentielle, quoiqu'elle facilite les moyens d'expérimenter ; une partie du corps seule, telle que la main, peut être utilisée à produire l'écriture automatique, et ce sujet est aujourd'hui développé et discuté dans un grand nombre d'ouvrages qui traitent de cette question.

Toutes les expériences que j'ai faites ne servent qu'à confirmer l'impression que j'ai reçue des expériences « Piper » et à mesure, mon horizon s'est étendu et s'est éclairci dans cette région nouvelle de la science ; je me suis convaincu aujourd'hui — et en droit de m'exprimer avec force, à la face du monde, en faveur de ce que je crois être la vérité.

Je suis contraint de ne pas entrer dans le détail d'un grand nombre de faits qui ont contribué à

établir ma ferme conviction, pour la raison que plusieurs des médiums les meilleurs sont des personnes privées qui ne permettent pas que leur nom soit donné — et aussi parce qu'un grand nombre d'incidents auxquels je fais allusion sont d'un ordre privé : on en refuse la publication.

Quelque désappointante que soit quelquefois cette réserve forcée, il ne faut cependant y attacher qu'une valeur relative parce qu'aussitôt la possibilité de communication reconnue, les occasions de faire des investigations de première main seront à la portée de toute personne compétente et désireuse d'étudier le sujet d'une manière sérieuse, persévérante et pratique.

UN CAS FANTASTIQUE

DE VISION A TRAVERS LA MATIÈRE ?

(De *La Unión* de Valparaiso (Chili), 25 avril 1917)

Nous avons assisté hier au cas le plus curieux que l'on puisse imaginer.

L'huissier nous annonça que deux personnes désiraient parler avec quelque membre de la rédaction. On les fit passer dans le bureau du Directeur où l'une d'elles se fit connaître pour Thomas Lopez, doué d'une puissance visuelle extraordinaire, lui permettant de voir à travers les corps.

Tant de fainéants et de farceurs visitent les bureaux des journaux, que le Directeur fut sur le point de montrer la porte au visiteur ; toutefois, désirant s'assurer jusqu'à quel point aurait été l'effronterie de ce M. Lopez, il lui demanda d'expliquer en quoi consistait sa faculté visuelle.

« — Monsieur — répondit Lopez — je place devant les personnes un drap rouge — (et il en montra un qu'il portait sur lui) — je les observe pendant quelques instants et je vois en quelles conditions se trouvent leurs organes intérieurs, ainsi que les défauts et les marques spéciales qu'elles peuvent avoir sur la peau.

— Et voyez-vous à travers les vêtements ?

— Oui, Monsieur, et si vous le désirez, vous n'avez qu'à me mettre à l'épreuve.

M. Lopez plaça le drap rouge sur notre Directeur, l'observa pendant de très courts instants et signala avec une exactitude mathématique l'endroit de l'épaule où il y avait une cicatrice, vestige d'une ancienne opération chirurgicale, la position d'un grain de beauté sur la poitrine et d'un autre sur une jambe.

Le prodige de vision était manifeste !

Notre Directeur déclara avoir réellement ces marques sur le corps et demanda à M. Lopez de procéder à un examen des viscères intérieurs.

M. Lopez replaça le drap rouge, fit une nouvelle observation rapide et diagnostiqua avec une merveilleuse précision une affection dont souffre notre Directeur à la gorge ; il localisa parfaitement les organes malades.

Une employée de la maison entrait en ce moment ; M. Lopez l'examina à travers le drap rouge et lui dit qu'elle avait une cicatrice sur le ventre ; c'était exact ; l'employée déclara avoir été opérée de l'appendicite et qu'elle gardait, naturellement, les marques de cette opération.

Une réunion de curieux se forma alors dans le bureau ; tous les employés voulurent se soumettre à l'examen du sorcier de la vue, et celui-ci signala les marques qu'ils portaient sur leurs corps, diagnostiqua leurs maladies et les affections dont ils souffraient de temps à autre.

Il n'y eut personne dans les bureaux du journal qui n'eût pu constater et admirer ainsi les prodiges de cet homme qu'on appelle des « Rayons X parlants ».

Thomas Lopez est de nationalité espagnole ; il est âgé de 36 ans et se trouve au Chili depuis trois ans et demi ; il est né à Valladolid et a perdu sa mère depuis quelque temps déjà.

Son père, Martin Lopez, et ses frères, Paul et Faustine Lopez, possèdent sa même faculté ; ils voient, eux aussi, à travers les objets ; ils ont une vue à Rayons X.

Lopez travailla en qualité de chauffeur dans le chemin de fer de Las Salinas ; il vient à peine de quitter son emploi parce que Don Salvador Aycinena — qui l'accompagnait dans sa visite à nos bureaux — a conclu un contrat de dix ans avec Lopez pour exploiter sa puissance visuelle au service des médecins et des hôpitaux.

— Vous ne pourrez pas exercer la médecine — lui avons-nous observé. — Cela mettrait la

presse dans l'obligation de vous combattre.

— Pas du tout ; — s'écrièrent aussitôt MM. Lopez et Aycinena — nous nous bornerons à examiner des corps humains, en signalant les affections que nous apercevrons dans l'organisme et en localisant les maux ; mais jamais nous ne prescrirons un remède, car pour cela il y a les praticiens aux ordres desquels nous avons l'honneur de nous mettre, comme on peut mettre à la disposition d'un savant un observatoire ou un laboratoire d'analyse anatomique, telle étant exclusivement la mission de M. Lopez.

Avant de quitter nos bureaux, M. Lopez nous raconta qu'il fut dernièrement soumis, à Las Salinas, à une épreuve qu'il admira beaucoup et qui était d'ailleurs pour lui d'une grande simplicité.

On lui présenta une petite chienne enceinte ; après l'avoir examinée deux ou trois minutes, il déclara qu'elle portait cinq petits, dont trois mâles et deux femelles ; il décrivit les couleurs et les taches de chacun ; le tout fut dûment enregistré. Quelques jours plus tard, la chienne mit bas cinq petits, exactement conformes à la description qu'en avait donnée M. Lopez.

— Vous voyez par là — remarqua M. Lopez — comment je pourrais rendre de grands services aux gynécologues, en décrivant minutieusement les situations les plus délicates dans les cas que les praticiens voudront bien me soumettre.

Nous remarquerons que la justice pourrait, à son tour, avoir recours à M. Lopez pour la constatation de bien des choses, surtout dans les cas de blessures ou de morts mystérieuses ; même le cas de l'ouvrier Vargas, martyrisé par Cena, pourrait être soumis à l'examen visuel de Lopez pour expliquer avec exactitude ce que Vargas a au larynx et quels phénomènes on observe dans l'organisme de cet ouvrier.

Nous avons demandé à M. Lopez son opinion à ce sujet ; il nous répondit que, si les autorités judiciaires le chargeaient d'une expertise, il l'accomplirait volontiers, en une dizaine de minutes, en présence du magistrat et des médecins.

Durant quelques jours, M. Lopez donnera des séances dans une salle publique pour faire connaître ses facultés ; il commencera ensuite à travailler dans tout les cas pour lesquels il sera sollicité.

Nous nous trouvons, en somme, en présence d'un phénomène fort curieux dont nous recommandons l'étude aux personnes qui aiment la science, ayant constaté qu'il ne s'agit ni de farces ni de supercheries, mais d'un cas vraiment original et extraordinaire. Nous n'aurions pas prêté les colonnes de notre journal pour aider à une mystification. Nous le répétons : c'est un phénomène digne d'étude.

(De l'*A-B-C* de Madrid, 8 juin 1917)

Martin, Thomas, Paul et Faustine Lopez sont quatre Espagnols extraordinaires. Ils sont nés à Valladolid, la jolie ville du Pisuerga et ont vécu jusqu'à présent en incognito. Mais il arriva à Thomas Lopez d'aller au Chili, il y a trois ans, c'est là qu'il rompit le vase contenant le secret mystérieux de la famille « Rayons X ».

Cette famille possède l'étonnante faculté de la pénétrabilité visuelle à travers un obstacle d'étoffe vermeille ; propriété ressemblante, en ses effets, aux rayons Röntgen.

Martin Lopez, père de Thomas, de Paul et de Faustine, a transmis à sa descendance un don si précieux ; il s'agit en somme de quelque chose d'héréditaire dans la famille.

Voici maintenant le merveilleux récit :

Lorsqu'il était enfant, Thomas Lopez rencontra un beau jour à Valladolid, passant par le Campo-Grande, une belle petite dame habillée d'une robe rouge. Thomas la regarda à distance avec plaisir ; mais au fur et à mesure qu'il se rapprochait de la gentille promeneuse, il commença à observer quelque chose d'inouï. La robe et le linge de corps de la dame se transformaient en une sorte de gaze transparente à travers laquelle apparaissait aux yeux du garçon étonné le corps de la belle dans une nudité absolue.

Stupéfait par ce phénomène, il ferma les yeux, mais, quand il les rouvrit, tout près de la jeune femme, il aperçut ce qu'il n'aurait jamais cru possible. Le corps de la promeneuse était quelque chose comme un cristal limpide qui, traversé par le regard de Thomas , exhibait sans aucun empêchement les organes intérieurs : le cœur, les poumons, l'estomac, surpris nettement en leur fonctionnement naturel et rythmique.

« De plus en plus surpris — raconte Thomas Lopez — je quittai la promenade, en croyant avoir la berlue. J'arrivai chez moi réellement épouvanté, dans un état d'anxiété et d'agitation impossibles à décrire ; toutefois, piqué par la curiosité et pour m'assurer s'il ne s'agissait pas d'une hallucination, je pris une étoffe d'une couleur semblable à celle de la jeune fille rencontrée au Campo-Grande et je la plaçai sur la poitrine d'un ami. Ma stupéfaction fut alors sans limites. Il ne s'agissait pas d'un rêve, ce n'était pas une illusion de

mon cerveau. C'était bien la plus inconcevable des réalités.

« Je n'ai rien dit à mon ami, dont je voyais le cœur battre rythmiquement dans un âpre travail de recevoir et d'expulser des torrents de sang vermeil et dont les poumons, semblables à des soufflets de forge, se dilataient ou se comprimaient à mesure que l'air pénétrait en eux ou en sortait par l'action respiratoire. Le drap rouge placé sur les habits de mon prochain me révéla que je possédais un don singulier : celui de voir les choses à travers un obstacle.

« Je rapportai à mon frère Paul ce qui m'était arrivé, j'en parlai à ma sœur Faustine, je le racontai à mon père ; ils voulurent assister à un fait si étrange, en soupçonnant mon équilibre mental ; mais leur vérification donna lieu à quelque chose de plus étonnant encore : mon père et mes frères possédaient la même faculté que moi ».

Le père et les frères de Thomas Lopez sont restés à Valladolid, de sorte que les affirmations de cet homme singulier peuvent être facilement vérifiées.

Thomas, comme il est tout naturel, est maintenant l'homme du jour de Valparaiso... Un impresario vient de l'engager pour dix ans et gagnera beaucoup d'argent en parcourant le monde.

Parmi les épreuves fort nombreuses auxquelles s'est soumis M. Thomas Lopez à Valparaiso, nous en rapporterons une, en l'accompagnant du préambule que lui fait *La Unión*, à laquelle je cède la parole :

Lopez emploie un morceau de satin rouge, d'un mètre carré de surface, et le place sur la poitrine de l'intéressé, pendant que celui-ci se tient debout, et l'examine ainsi à travers l'étoffe.

— Désirez-vous être examiné extérieurement ou intérieurement ? — demande-t-il d'abord à l'intéressé.

Lorsque le patient répond : « Extérieurement », Lopez n'a pas à se donner beaucoup de peine ; si la lumière est bonne, il voit à plusieurs mètres de distance ; la lumière artificielle lui sert aussi bien que celle naturelle ; s'il n'y a pas beaucoup de lumière, il se tient à un mètre de distance au plus ; pour examiner intérieurement, il se rapproche davantage ; à un demi-mètre environ.

En réalité il n'y a pour Lopez aucune différence entre un examen intérieur et un extérieur ; tout se limite à un mouvement des yeux. Que le lecteur se place devant les carreaux d'une fenêtre et qu'il observe les deux opérations suivantes : regarder les carreaux et regarder les objets qui se trouvent au delà de la fenêtre ; il remarquera aussi le mouvement qu'il fait involontairement avec les yeux. C'est bien là toute la différence du travail auquel se trouve obligé Lopez en examinant l'extérieur ou l'intérieur d'une personne.

Après avoir regardé, il expose en pleine sincérité ce qu'il a aperçu, sans aucune supercherie, sans des paroles recherchées, avec le plus grand naturel. Il n'est pas un homme d'un esprit cultivé ; il se plaît lui-même à le reconnaître. Il s'exprime donc avec un langage simple dans lequel il s'efforce de traduire ce qu'il voit ; s'il découvre quelque maladie, il l'explique à sa manière, en ajoutant ensuite :

— Je ne suis pas médecin ; je ne puis pas ordonner des remèdes ; songez vous-même à consulter un docteur.

Il dit toutefois s'il trouve grave ou légère la maladie qu'il découvre.

Voici les détails d'une consultation que nous lui avons vu donner hier à un employé du journal.

Il plaça sur le patient l'étoffe rouge et lui dit qu'il l'examinerait extérieurement. Il observa ainsi d'abord la poitrine, l'estomac et le ventre ; il passa ensuite aux jambes et enfin aux épaules. Alors il dit :

— Vous avez, Monsieur, un petit grain de beauté sur la poitrine ; un autre se trouve sur la jambe droite, au dessus de la rotule, un peu en dehors ; mais il n'a pas la même forme que le premier ; sur l'épaule vous avez une marque, comme une fissure, entourée d'un bourrelet de chair.

— En effet — remarqua l'employé — j'ai un grain de beauté à la poitrine ; sur la rotule, un petit fibrome qui paraît un grain de beauté ; à l'épaule, une cicatrice d'une incision qui a été pratiquée il y a quatre ans. Examinez-moi maintenant à l'intérieur.

M. Lopez reprit son examen et dit :

— Le cœur fonctionne parfaitement ; l'estomac digère avec une certaine lenteur, et les intestins plus lentement encore ; vous souffrez certainement d'un catarrhe intestinal ; cela ne présente toutefois pas de gravité. Vous souffrez d'une grande inflammation chronique à la gorge, qui s'étend beaucoup, spécialement du côté gauche ; la luette est déviée dans le même sens ; dans la partie supérieure du poumon droit, je vois une ombre noire, quelque chose qui vous empêche de tousser et d'expectorer facilement ; mais cela ne me semble pas grave.

— Tout ceci est exact — déclara l'employé — ; je souffre d'une dyspepsie acide et de catarrhes intestinaux ; j'ai en outre le catarrhe chronique

des fumeurs, et en toussant j'éprouve de la difficulté à expectorer (1).

Le cas de M. Lopez est réellement unique e surprenant ; il est donc facile de comprendre l'impression qu'il a produite à Valparaiso.

Aussitôt la justice pénale a utilisé les facultés de « l'homme aux rayons X », en lui faisant examiner la victime d'un attentat brutal commis par un Italien qui séquestra un commerçant et, après l'avoir endormi, lui produisit à la gorge des lésions de telle nature, que le malheureux perdit l'usage de la parole...

BACHILLER ALCANICES

L'intérêt exceptionnel que pourrait présenter le cas de M. Thomas Lopez, s'il se confirmait, nous a amené à reproduire ci-dessus, presque *in extenso*, les articles de *La Union*, de Valparaiso et de l'*A-B-C*, de Madrid, malgré les répétitions inévitables qu'on y rencontre.

Il est à peine besoin d'ajouter que, ne fût-ce que pour une question de rivalité de presse, aussitôt après la publication de l'article de *La Union*, d'autres journaux chiliens ont fait entendre le son de cloche opposé.

C'est de quoi se chargèrent d'abord M. Huberto Grez Silva, directeur de l'Agence d'information *Zig-Zag*, et M. Claudio de Alas, rédacteur de cette Revue ; ils déclarèrent qu'après une enquête approfondie à laquelle ils s'étaient livrés, ils sont à même d'affirmer que toute cette affaire ne constitue qu'une honteuse supercherie. Voici les arguments des deux rédacteurs du *Zig-Zag* :

1° Claudio de Alas, ayant été soumis à une opération à l'hôpital, il y a quelques jours, se fit ensuite examiner par M. Lopez, à qui les traces de l'opération échappèrent complètement, et qui parla de toute autre chose. Ce qui constitue incontestablement une preuve défavorable à M. Lopez, mais en somme, une preuve insuffisante ; nous nous sommes laissé dire que pareille déconvenue arrive parfois aussi aux médecins, à l'observation desquels échappe une maladie dont les symptômes se révèlent cependant aussitôt à l'un de leurs confrères, ou qui interprètent ces symptômes tout différement, sans que personne songe pour cela à les accuser de supercherie.

2° Conformément au contrat qui lie M. Lopez à son impresario, celui-ci n'est tenu à lui verser que le 25 % des recettes ; de ces 25 %, le 50 % doit être déposé dans une banque à titre de garantie ; il sera remis à M. Lopez quand il aura terminé son engagement. — Mon Dieu ! que d'éditeurs, que de marchands de tableaux, etc. se sont enrichis aux dépens d'auteurs et d'artistes, en se faisant la part du lion, sans que cela prouve aucunement que ces auteurs, ces artistes n'aient aucun talent — au contraire !

3° Comment se fait-il — se demandent les rédacteurs du *Zig-Zag* — que M. Lopez, si réellement il possédait, et savait posséder, depuis sa première jeunesse, une si extraordinaire faculté, n'en ait jamais parlé à personne, n'ait jamais cherché à en tirer profit, pas plus d'ailleurs que les autres membres de sa famille ? — C'est ce que se sont indubitablement demandé toutes les personnes ayant lu les articles de l'*Union* et de l'*A-B-C*. Mais enfin, cela ne suffit pas encore à établir la mauvaise foi de M. Lopez.

4° Jusqu'ici — dit le *Mercurio* de Valparaiso, 2 mai 1917 — on n'a pu obtenir ce qui serait surtout intéressant : la constatation scientifique de l'existence et de la nature du phénomène. Hier soir se réunit la Société Médicale de Valparaiso et on insista auprès de M. Lopez pour le soumettre à quelques expériences sérieuses. Ses impresarios acceptèrent bien en principe cette proposition, mais ils n'en firent rien. Cependant, il est évident que ces messieurs auraient tout l'intérêt à ce qu'une Commission scientifique constatât et proclamât la faculté étrange qui est attribuée à M. Lopez. (*El Mercurio* de Valparaiso, 2 mai 1917).

Cette dernière objection, contrairement à celles qui la précèdent, présente une gravité qui ne peut échapper à aucun esprit impartial. Lopez se propose de gagner de fortes sommes grâce à l'exercice de la médecine, puisque l'établissement du diagnostic fait partie de la médecine, et la thérapeutique ne peut que se fourvoyer si le diagnostic a été erroné. Le salut, la vie des malades qui s'adressent à lui doivent se trouver en danger si les facultés attribuées à Lopez ne sont pas réelles ou sont trop souvent fautives. En ces conditions, se refuser à se soumettre à l'examen préalable d'une Commission scientifique, dans une question pareille, où il s'agit pourtant de la simple constatation d'un fait, sans l'intervention d'aucune interprétation, c'est avouer implicitement sa mauvaise foi et légitimer la demande d'une enquête judiciaire, qu'ont avancée certains journaux chiliens.

Un de ceux-ci a cru devoir interviewer un doctor don José Ducci, qui s'est montré sceptique, en fondant sa négation sur cet argument : « Il n'y a pas de rayons X ou autres dans l'œil humain, qui ne peut donc pas en émettre ». Ce sont là des raisonnements aprioristiques sans grande valeur ; ils rappellent celui fameux de Lavoisier : « Il n'y a pas de pierres dans le ciel ; il ne peut donc pas en tomber ». Mais il y a aussi des savants qui ont fourni la preuve de leur largeur d'idées. M. Lopez et ses managers n'ont qu'à s'adresser à eux. Jusqu'à ce qu'ils ne s'y soient pas décidés, ils doivent renoncer à protester contre le scepticisme tout naturel des personnes sérieuses, dans une question qui sort absolument de toute expérience humaine acquise jusqu'à ce jour, au moins pour ce qui se rapporte à

(1). Il est évident que ce diagnostic intérieur ne parait pas aussi probant que le diagnostic externe qui le précède. — *N. de la R.*

cette intervention du drap rouge, qui joue un rôle indispensable dans l'exercice de la faculté de Thomas Lopez et dont on n'a jamais eu d'exemple au monde.

Si M. Thomas Lopez refuse de se soumettre à un examen scientifique, ne pourrait-on pas obtenir quelque chose de ses frères et de sa sœur, n'ayant probablement pas quitté Valladolid, et qui jouissent, au dire des journaux chiliens, de la même faculté de clairvoyance à travers les corps opaques ? Le jeu vaut peut-être bien la chandelle.

Les Nouveaux Livres

« L'HOTE INCONNU » de M. MAETERLINCK[1]

Tous ceux qui aiment les recherches métapsychiques, comprenant leur importance, doivent éprouver une vive satisfaction en constatant qu'elles jouent un rôle proéminent dans tous les derniers ouvrages de M. Maurice Maeterlinck. C'est toujours la même fine, profonde, captivante observation tournée à la psychologie humaine et animale ; mais celle-ci est maintenant envisagée par l'éminent écrivain surtout sous ses côtés les plus mystérieux et « occultes ».

La satisfaction des « psychistes » est d'autant plus légitime, qu'on peut remarquer dans les derniers livres de M. Maeterlinck une sorte de *crescendo* au point de vue de l'ampleur avec laquelle il traite ces sujets et de la conviction avec laquelle il affirme la réalité des phénomènes. Dans *La Mort* on constate déjà que l'auteur s'est donné la peine d'acquérir une rare maîtrise de la question, par les lectures nécessaires — surtout par celles de l'œuvre de la *Society for Psychical Research* ; mais comme le sujet qu'il traite le porte spécialement à rechercher s'il ressort de ces études une preuve suffisante d'une existence de l'au-delà, et qu'il ne le trouve point, ses argumentations aboutissent plutôt à quelque chose d'hostile, de négatif. Dans les *Débris de la Guerre* on sent bien que l'auteur belge, frappé au cœur par les malheurs de sa patrie, se préoccupe surtout de créer dans l'âme des combattants militaires et civils l'illusion féconde qui, seule, peut donner la victoire. Le mysticisme, essentiellement abstrait, méconnaissant la relativité et l'évolutivité de tout, est sans doute un grand coupable dans l'histoire de l'humanité ; il est en partie responsable de siècles entiers de superstition et barbarie, comme il est responsable de la défaillance actuelle de la Russie — défaillance qui tire son origine des Tolstoï avant de la tirer des Lénine eux-mêmes. Mais il y a mysticisme et mysticisme — et celui qui estompe toute l'œuvre du penseur du *Trésor des Humbles* est de ceux qui ne perdent pas de vue les réalités d'une situation, qui ne portent pas à la dissolution mais à la rénovation. En tout cas, il est tout naturel que les articles pour journaux et revues dont sont constitués les *Débris de la Guerre*, et qui d'ailleurs ne concernent qu'en petite partie les recherches psychiques, ne puissent pas être envisagés comme un ouvrage réellement scientifique.

Il n'en est pas de même de *L'Hôte Inconnu*, qui a été conçu et même écrit avant la guerre (1), en dehors des préoccupations de la terrible heure présente, et qui constitue une œuvre bien organique, strictement scientifique, malgré le langage élégamment simple, qui la met à la portée de tout le monde. Non pas que l'auteur ait la prétention « d'apprendre rien à ceux qui parcourent les mêmes régions », comme il dit d'ailleurs lui-même. Le sien est un travail de vulgarisation, mais auquel la personnalité de l'auteur, ainsi que le mérite intrinsèque de son œuvre, attachent une valeur très considérable.

Il est à peine besoin de dire que M. Maeterlinck, comme tous ceux qui ont pris la peine d'étudier la question avant d'en parler, admet la réalité objective de la phénoménologie métapsychique dans son ensemble.

On peut aujourd'hui, écrit-il, grâce aux travaux de la *Society for Psychical Research*, et d'une foule d'autres chercheurs, aborder avec une certaine confiance l'ensemble de ces phénomènes. On marche enfin, hors des légendes, des contes à dormir debout, des commérages, des illusions et des exagérations, sur un terrain étroit mais assez sûr. Ce n'est pas à dire qu'il n'y ait d'autres phénomènes surnaturels

(1) Paris, 1917. — 4 fr. nets. Nous nous chargeons de faire parvenir franco et recommandé tout ouvrage français annoncé dans cette rubrique aux lecteurs qui nous en feront la demande en y joignant un mandat correspondant au prix du livre désiré. Pour l'étranger, ajouter le 5 % du prix. — *Note de l'Admin.*

(1) Une traduction anglaise de cet ouvrage a même été publiée, dès 1914, sous le titre de *The Unknown Guest*.

que ceux recueillis par cette Société et quelques Revues sérieuses qui suivent les mêmes méthodes.

Malgré leur diligence, qui depuis plus de trente ans, fouille les coins obscurs de notre planète, il est inévitable que bien des choses leur échappent ; outre que la sévérité de leurs enquêtes rejette les trois quarts de celles qu'on leur signale. Mais il est permis d'affirmer que les vingt-huit volumes de ses *Proceedings*, les dix-sept tomes de son *Journal*, en y joignant les vingt-cinq années des *Annales des Sciences Psychiques*, pour ne citer que ce périodique entre tous excellent, embrassent, pour l'instant, tout le champ de l'extraordinaire et offrent quelques exemples de toutes les manifestations anormales de l'inexplicable qui nous enveloppe.

***

Le premier chapitre est consacré aux « Phantasmes des vivants et des morts ». Ce mot de *Phantasmes*, employé à la place de *fantômes*, paraît probablement pour la première fois en langue française ; il trouve sa raison d'être dans le désir de l'auteur de donner à cette parole la signification exacte que Myers, Gurney et Podmore ont été les premiers à y attacher en parlant tout simplement des manifestations télépathiques, l'ordre de phénomènes métapsychiques qui est le plus généralement admis et que, comme le dit M. Maeterlinck, « en présence des preuves accumulées il serait ridicule de s'obstiner à nier ».

Pour ce qui concerne l'interprétation des manifestations des « phantasmes des morts », M. Maeterlinck ne montre en somme aucun parti pris contre l'hypothèse spirite. Tout en écartant les doctrines religieuses et théosophiques, « n'apportant pas l'ombre d'un commencement de preuve », il remarque que la survivance des morts semble bien moins invraisemblable depuis qu'on étudie de plus près les manifestations de l'extraordinaire et incontestable puissance spirituelle qui se cache au fond de nous. Malgré cela, malgré que tant de faits entrent difficilement dans l'hypothèse télépathique, M. Maeterlinck ne va pas jusqu'à accepter l'explication spirite, fort simple et qui, comme l'explication divine, dispense de tout effort, de toute recherche, mais qui, en somme, n'a pas le très grand avantage de se trouver, comme l'hypothèse « médiumnique » qu'on lui oppose, sur le versant de la vie que nous occupons. Et il rappelle que l'homme a commencé par expliquer naïvement et anti-scientifiquement par une hypothèse surnaturelle tous les phénomènes qui ont été depuis reconnus comme étant bien naturels : la foudre, les épidémies, la folie, etc. « Avant de nous tourner vers l'inconnu d'outre-tombe, vidons jusqu'au fond tout l'inconnu terrestre. »

***

M. Maeterlinck a personnellement et directement étudié la « Psychométrie », à laquelle est consacré le deuxième chapitre de son livre. En examinant cette classe de phénomènes, il montre qu'elle ne peut pas être uniquement fondée sur la télépathie, bien que celle-ci joue incontestablement un grand rôle dans ces intuitions.

La difficulté commence quand on cherche une explication suffisante et raisonnable. M. Maeterlinck est toutefois assez porté à admettre l'hypothèse d'après laquelle l'objet touché par le psychomètre servirait simplement à dépister, parmi la foule prodigieuse des êtres, celui qui l'imprégna de son fluide. En tout cas, il affirme que ces phénomènes psychométriques sont connus, prouvés et constants et ne sont plus niés ou mis en doute par aucun de ceux qui s'en sont sérieusement occupés.

***

Le troisième chapitre traite la troublante question de « La Connaissance de l'Avenir ». L'auteur reconnaît sans peine qu'un événement tel que la grande guerre actuelle n'avait été prédit que d'une façon très vague et incertaine, peut-être parce que la connaissance de l'avenir, dès qu'il ne s'agit pas d'un fait strictement personnel et très prochain, est presque toujours illusoire. Néanmoins il s'incline devant le poids des nombreux cas de prémonition qui ont été publiés, citant les *Phénomènes Prémonitoires* de M. Ernest Bozzano comme la plus récente, la meilleure et la plus complète étude qu'on ait consacrée à cette question.

Sans doute, il s'agit d'un phénomène tout à fait déconcertant et qui soulève les plus graves questions philosophiques. Là aussi, il serait si commode d'avoir sans plus recours à l'hypothèse spirite. Elle serait peut-être assez admissible si les prémonitions paraissaient destinées à empêcher que quelque malheur se produise, ou bien à faciliter la réalisation de quelque heureux événement. Mais c'est tout juste le contraire que nous constatons dans la presque totalité des cas.

***

Mais la partie la plus intéressante du livre est sans contredit celle où l'auteur parle des « Chevaux d'Elberfeld ». Il s'agit d'une question brû-

lante, qu'il faut un certain courage à affronter, surtout à l'heure présente. Aussi, M. Maeterlinck ne néglige pas de rappeler que cette étude « fut écrite avant la guerre, c'est-à-dire vers la fin de l'année 1913, au retour d'un voyage en cette Allemagne aujourd'hui maudite et mise au ban du genre humain, et qui cachait alors sous un sourire accueillant et amène, les perfidies et les atrocités qu'elle préparait ». Ce qui n'empêche point M. Maeterlinck de rendre justice à M. Karl Krall, le propriétaire des chevaux, en faisant de lui le portrait le plus flatteur, rendant justice à sa loyauté, à son intelligence, à son désintéressement, à son dévouement incontestable.

Aucune Revue ne s'est peut-être tant occupée des chevaux d'Elberfeld et des chiens de Mannheim que la nôtre ; nous ne reviendrons donc pas sur l'histoire et les exploits de ces animaux fameux. L'histoire en est d'ailleurs résumée par M. Maeterlinck lui-même, qui énumère les nombreux savants de tous les pays ayant personnellement étudié la question. « A l'exception de deux ou trois incrédules ou misonéistes irréductibles, ou de ceux qui firent à Erbelfeld un séjour insuffisant, tous furent unanimes à reconnaître la réalité des faits et la parfaite loyauté des expériences. Le désaccord ne commence que lorsqu'il s'agit de les commenter, de les interpréter et de les expliquer ».

L'auteur de l'*Hôte Inconnu* entreprit à son tour l'intéressant pélerinage. Il raconte d'une façon délicieuse son premier entretien avec « Muhamed », qui épela alors, d'une façon un peu fantaisiste, le nom du visiteur, en frappant de ses sabots, sur le petit plancher mobile qui se trouve à ses pieds, le nombre de coups qui, dans l'alphabet conventionnel, correspond aux différentes lettres. « Je vous assure — dit M. Maeterlinck — que, bien qu'on s'y attende, le premier choc est assez troublant ». Mais son étonnement augmente, naturellement, quand on passe à l'extraction des racines carrées et cubiques. M. Krall, pour montrer au visiteur que ces problèmes ne sont pas préparés d'avance, le prie d'écrire lui-même, au tableau noir, une racine quelconque.

Ici se place un épisode des plus amusants que nous ne pouvons pas nous défendre de reproduire en partie.

Il faut que je confesse ici l'humiliante ignorance qui est la honte de ma vie... J'ai fait mes humanités comme tout le monde ; mais après avoir franchi les frontières utiles et familières de la division et de la multiplication il me fut impossible de m'avancer dans les parages désolés et hérissés de chiffres où règnent les racines carrées, cubiques, etc.

Mais voici que sonne l'heure où je vais expier les fautes de mon adolescence. Néanmoins, je garde bon visage et, prenant au hasard les premiers chiffres qui me viennent à l'esprit, j'écris bravement sur le tableau une racine énorme et téméraire. Muhamed demeure immobile. Krall l'interpelle vivement en le priant de se hâter. Muhamed lève le sabot droit mais ne le laisse pas retomber. Krall s'impatiente, prodigue les prières, les promesses, les menaces ; le sabot reste suspendu, comme pour attester une bonne volonté irréalisable. Alors mon hôte se retourne, considère le problème et me dit : « La racine est-elle exacte ? » — Exacte qu'est-ce à dire ? — il y a donc des racines qui... ? — Mais je n'ose poursuivre ; mon ignorance inavouable éclate brusquement à mes yeux. Le bon Krall sourit, et sans entreprendre de compléter une éducation trop arriérée pour que subsiste le moindre espoir, tente péniblement le calcul et déclare que le cheval était dans le vrai en refusant de donner une solution impossible.

Quand il examine les explications que l'on a essayé de donner à ces phénomènes, M. Maeterlinck s'arrête à peine à rappeler celle de la fraude, qui n'a d'ailleurs été sérieusement tentée par personne, et ne s'étend pas beaucoup à réfuter l'hypothèse de Herr Pfungst, qui triompha si tapageusement il y a une quinzaine d'années, du temps du pauvre von Osten. On sait que cette hypothèse, basée sur des mouvements imperceptibles et probablement inconscients de l'interrogateur, s'est écroulée lamentablement devant les faits nouveaux qui en ont montré l'insuffisance.

Quant à l'explication très simple consistant à admettre une intelligence presque humaine du cheval — et plus qu'humaine pour ce qui concerne les mathématiques — elle a certainement en sa faveur le grand avantage d'être soutenue par M. Krall lui-même, qui connaît plus que tout autre homme ses chevaux. Mais une sorte de répugnance invincible nous porterait à chercher ailleurs la clef du problème, même si un certain nombre de faits que j'ai énumérés dans cette Revue, il y a quatre ans, et qui ont frappé aussi M. Maeterlinck, ne nous montraient point que la solution n'est pas encore là.

Aussi, ce n'est pas dans cette direction que se portaient les idées de M. Maeterlinck avant même de partir pour Erbelfeld. « A défaut de la télépathie proprement dite — écrit-il — j'inclinais à l'hypothèse médiumnique ou subliminale, très habilement esquissée par M. de Vesme, dans une remarquable conférence faite le 22 décembre 1912, à la Société Universelle d'Etudes Psychiques ».

Eh bien, ce fut certainement l'une des satisfactions les plus parfaites de ma longue vie de « psychiste » que celle de voir M. Maurice Maeterlinck, après avoir examiné et débattu toutes les différentes hypothèses avancées pour expliquer le « miracle d'Erbelfeld et de Mannheim », retenir enfin la mienne comme étant la plus plausible, et l'adopter entièrement.

Laissé *seul* avec Muhamed, il obtient du cheval des communications aussi parfaites que si Krall avait été présent (page 196) ; l'hypothèse de la fraude est donc éliminée. Les phrases inattendues de Zarif (page 206), l'examen du cheval aveugle Berto (p. 204), les solutions de problèmes que l'interrogateur n'a pas eu la volonté ou le temps de résoudre lui-même, l'absence de l'interrogateur, qui se tient dans la pièce contiguë, lui font écarter l'explication Pfungst (mouvements inconscients). On peut voir à la page 214 de quelle façon simple, mais ingénieuse et précise, M. Maeterlinck parvient à éliminer aussi toute possiblité de transmission télépathique de la pensée, en soumettant aux chevaux de petites opérations arithmétiques dont les chiffres, tirés au sort, *lui étaient inconnus, ainsi qu'à tout le monde.*

Restait l'hypothèse de l'intelligence *normale* des chevaux. Mais comment admettre cette intelligence, alors qu'elle ne se manifeste à un degré plus élevé que celui que nous reconnaissons à tous aux animaux, si ce n'est que lorsque ceux-ci communiquent par l'*automatisme moteur* ? Nos chevaux d'Elberfeld ne comprennent plus lorsqu'on leur dit, par exemple, d'aller chercher, dans un coin de la chambre, des carottes dont ils sont pourtant friands ! Comment attribuer à l'intelligence normale la capacité de donner *immédiatement* la solution d'une extraction de la racine quatrième d'un nombre de six chiffres, alors que cette opération exige 18 multiplications, 10 soustractions et 3 divisions ? Comment ne pas se rendre compte de l'analogie parfaite existant entre la façon de communiquer des animaux d'Elberfeld et Mannheim, par des coups frappés, et les communications « typtologiques » des médiums (pages 265-269) ? Et ceci, d'autant plus, quand on sait déjà que les animaux — spécialement *certains* animaux, tels que les chevaux, les chiens, les chats — sont doués de facultés supernomales incontestables, et que le Dr. Ochorowicz a pu écrire, il y a plusieurs années déjà, quand il n'était encore nullement question des chevaux de M. Krall, que « l'état de veille des animaux se rapproche beaucoup du somnambulisme de l'homme » ?

C'est à l'ignorance profonde dans laquelle se tapit la science officielle pour tout ce qui concerne la conscience subliminale, qu'est due son aversion à accepter les phénomènes d'Elberfeld et de Mannheim, ainsi que ceux des médiums humains.

Si nous consentons à cette explication par le subliminal — écrit M. Maeterlinck — qui est une sorte de participation mystérieuse à tout ce qui se passe en ce monde et dans les autres, bien des obstacles tombent et nous entrons dans une région nouvelle où nous nous rapprochons étrangement des animaux et devenons réellement leurs frères par les liens les plus profonds et peut-être les seuls essentiels à la vie. Ils prennent part, dès lors, aux grandes énigmes humaines, aux faits et gestes extraordinaires de notre hôte nconnu...

Seulement, on remarquera que ce n'est point que nous nous rabaissions jusqu'aux animaux ; ce sont ceux-ci qui, dans une certaine mesure, se trouvent élevés vers nous.

Sans doute, il ne s'agit, pour le moment, que d'une simple hypothèse. Mais que d'indices, de preuves même, militent déjà en faveur de la nouveau-née ! Et quelles superbes perspectives n'ouvre-t-elle pas à l'horizon ? Entendez plutôt la parole de M. Maeterlinck :

Il y a une autre existence plus secrète et beaucoup plus active qu'on commence à peine d'étudier et qui est, si l'on descend aux dernières vérités, notre seule existence réelle. Des creux les plus obscurs de notre moi, elle dirige notre vie véritable, qui est celle qui ne doit pas mourir, sans se soucier de nos pensées et de tout ce qui émane de notre raison qui croit guider nos pas. Elle connaît seul le long passé d'avant notre naissance et l'avenir sans fin qui suivra l'adieu que nous dirons à cette terre. Elle est elle-même cet avenir et ce passé; tous ceux dont nous sommes nés comme tous ceux qui naîtront de nous...

L'existence de notre hôte inconnu supposerait donc l'immortalité d'une partie de nous-mêmes ? Est-il possible d'en douter ?... Mais si vous ne pouvez entièrement périr, il est non moins certain que ceux qui vous ont précédé n'ont pas péri non plus ; et dès lors, il n'est pas tout à fait invraisemblable qu'on les puisse retrouver et communiquer avec eux. En ce sens élargi, l'hypothèse spirite est parfaitement admissible; mais ce qui ne l'est point du tout, c'est l'étroite et minable interprétation que lui donnent trop souvent ses adeptes.

Puisque nous en sommes à cette allusion à certains spirites, qu'il me soit permis d'exprimer un vœu. Alors que les psychistes spiritualistes de l'école de Myers, alors que des spirites français

très estimés tels que MM. Delanne, Geley, etc., reconnaissent toute l'importance de la conscience subliminale et établissent sur elle la base de leur doctrine, on voit un sourire apitoyé apparaître sur les lèvres d'un grand nombre de dames spirites quand il est question du *subliminal*. Si le livre de Maeterlinck, qui exercera en réalité une immense œuvre de vulgarisation, ne devait servir qu'à raviser les spirites insuffisamment préparés à discuter les questions psychologiques, et devait les rendre plus accueillants envers « l'hôte inconnu », le nouvel ouvrage aurait rendu quand même un service inappréciable aux sciences psychiques — à ces sciences qui, loin d'avoir dit leur dernier mot, « viennent à peine de s'éveiller ou de se réveiller », ainsi que l'a proclamé le Maître (p. 319).

C. de Vesme

ÉCHOS et NOUVELLES

La mort de M. Emile Boirac

M. Emile Boirac était l'une des rares personnalités françaises éminentes s'adonnant aux recherches psychiques avec quelque continuité et constance, et non pas seulement lorsque l'occasion favorable se présentait, le plus souvent sans même qu'on se fût dérangé pour la chercher. Il était l'une de ces rares personnalités qui, occupant une place distinguée dans les sciences, dans l'enseignement, ont osé payer de personne, entreprenant des expériences, écrivant des articles et des livres, fondant ou présidant des Sociétés psychiques, prenant une part proéminente à des Congrès, etc. Aussi son décès constitue pour nos études une perte dont il n'est pas possible de se dissimuler la gravité.

Cette perte n'a pourtant pas été entièrement imprévue. Depuis quelques années déjà, M. Boirac souffrait souvent de troubles cardiaques ; il avait fait récemment une assez grave maladie, puis une chute non moins grave pendant qu'il se trouvait de passage à Nevers pour une tournée académique. Il y a près de trois ans, l'un de ces deux fils fut tué dans un combat en Champagne ; il y a un mois à peine, sa femme mourait. Ces douloureuses secousses précipitèrent sans doute sa fin.

M. Emile Boirac était surtout un philosophe. Son *Traité de philosophie* est, depuis assez longtemps déjà, le livre de texte de nos étudiants. M. Boirac quitta toutefois d'assez bonne heure sa chaire de philosophie et fut nommé successivement Recteur de l'Académie de Grenoble et de Dijon. C'est dans cette dernière ville, qu'il habitait depuis une quinzaine d'années, qu'il vient de mourir. Il était aussi connu comme vulgarisateur convaincu et infatigable de l'Espéranto, la langue universelle créée par le Dr Zamenhof. M. Boirac était membre correspondant de l'Institut.

Il parvint à l'étude des sciences psychiques à travers le magnétisme. Ayant été frappé par quelques phénomènes de magnétisme et hypnotisme auxquels il avait assisté, il voulut essayer d'opérer lui-même et ne tarda pas à s'apercevoir d'être très doué pour réussir. Ayant fait la connaissance du Dr L. Moutin, il se lia avec lui d'une sincère amitié, devenant, pour ainsi dire, son élève pour ce qui concerne le magnétisme ; il lui emprunta surtout l'épreuve fameuse de sensibilité à l'influence magnétique, consistant à appliquer la main sur le dos, et à quelque distance du dos du sujet, pour s'assurer si celui-ci en suivra les mouvements.



Dans l'étude du magnétisme, il avait constaté quelques cas de clairvoyance, transmission de pensées, et autres phénomènes métapsychiques, qui l'amenèrent à poursuivre ses recherches dans cette direction. Mme Boirac elle-même était à ce point de vue un sujet remarquable. En ces dernières années, les idées de M. Boirac évoluèrent, peu à peu, vers la réalité et l'importance de ces faits scientifiques. On se souviendra qu'il y a un an et demi, il crut devoir rendre courageusement hommage à la sincérité des phénomènes de matérialisation auxquels il avait assisté chez Mme Bisson.

En 1908, M. E. Boirac publia sa *Psychologie Inconnue*, à laquelle l'Académie des Sciences décerna le prix Fanny Emden. Il y a quelques mois,

il fit paraître *L'Avenir des Sciences Psychiques*, dont nous nous sommes amplement occupés dans notre dernier facicule de 1916.

M. Boirac était un bon conférencier, à la parole facile, au timbre de voix énergique, que nous avons pu admirer et applaudir à plusieurs reprises à la Société Universelle d'Etudes Psychiques, dont il était l'un des Vice-présidents, et qui le regrettera profondément comme le regretteront tous les amis du courage scientifique et de la vérité.

Société pour l'étude de la Photographie Transcendentale

Le Comité de la Société pour l'étude de la Photographie Transcendantale vient de se réunir à Paris. Le Président, Dr Foveau de Courmelles, et le Trésorier, Cl Darget, étaient seuls présents, mais ils s'étaient mis préalablement d'accord avec M. Emmanuel Vauchez, fondateur et Secrétaire général de la Société, retenu en Province. M. Delanne, souffrant, s'était excusé.

Conformément à l'ordre du jour de la réunion, le Comité eut à délibérer sur l'attribution d'un certain nombre de prix, qui furent ainsi décernés : Mme Juliette Bisson (500 fr.) ; Mme Agullana (200 fr.) ; Mme Bachillat (100 fr.) ; Miss Scatcherd (100 fr.) ; Mme Picquart (100 fr.). Mmes Mary Demange et Ficué reçurent chacune un diplôme.

On remarquera que toutes les lauréates sont des femmes. Ce qui distingue les photographies de Mme Bisson de celles des autres candidates, c'est qu'elles reproduisent des « matérialisations » ; leur exactitude *objective* est donc incontestable ; mais au point de vue *technique* il ne s'agit point, en son cas, de photographie réellement transcendantale. Les documents présentés par les autres concurrents reproduisent, (ou sont censés reproduire), des corps invisibles à l'œil.

Mme Agullana est le médium non professionnel de Bordeaux, si estimé. Miss Scatcherd, de Londres, est bien connue par son œuvre de *researcher* et d'écrivain.

Correspondance

A propos de la révélation concernant la cachette d'une somme en or

Le 23 juillet 1917.

MONSIEUR,

En commentant, dans le numéro de janvier des « Annales » le fait rapporté par le commandant Darget (1), vous envisagez l'hypothèse de la fraude et celle de la clairvoyance.

Je ne dirai rien de la première ; on peut toujours la soutenir et il est bien difficile de l'écarter entièrement.

Pour ce qui est de l'hypothèse de la clairvoyance, vous ne paraissez pas la trouver satisfaisante et vous concluez en disant : « Si ce fait pouvait être placé sur des assises irréfutables au point de vue de sa sincérité, il constituerait donc l'un des cas d'identité spirite les plus remarquables que l'on connaisse ».

Permettez-moi de ne pas être de votre avis. Ne pourrait-on pas, en effet, expliquer le cas présent de la manière suivante :

M. Dartos, qui, pour une raison quelconque, n'avait pas révélé sa cachette à sa femme, a dû être préoccupé à ce sujet, soit lorsqu'il se trouvait très exposé, soit au moment de sa mort. Par un phénomène de télépathie, dont on a de nombreux exemples, sa pensée se serait transmise à la subconscience de sa femme et lui aurait révélé l'existence de la cachette et de l'argent.

Il ne serait pas nécessaire alors d'imaginer une clairvoyance qui permettrait de compter les pièces d'or.

On pourrait ensuite admettre que la pensée subconsciente de Madame Dartos se serait transmise, soit à Madame Liboutet, soit directement au médium.

Ainsi l'on éviterait l'hypothèse extraordinaire de l'intervention d'un désincarné. Et comme c'est une règle de logique d'admettre toujours l'explication la plus simple, il me semble que l'on doit, jusqu'à plus ample informé, se contenter de celle-ci.

Veuillez agréer, etc.

EMILE PASCAL

Un mot de réponse à l'intéressante et perspicace observation de M. E. Pascal.

L'hypothèse de la télépathie pourra être jugée « simple » (mot employé par M. Pascal), par rapport à l'hypothèse spirite, en ce sens qu'elle ne fait pas intervenir un tiers hypothétique. Mais la clairvoyance est un phénomène qui, à son tour, évite l'intervention non indispensable des esprits; dans le cas en question, elle constitue une hypothèse au moins aussi « simple » que cette télépathie à deux degrés, touchant d'abord Madame Dartos et passant de celle-ci, « soit à Madame Liboutet, soit directement au médium ».

(1) Voir notre numéro de Janvier dernier, page 9.

En tout cas, ce que M. Pascal paraît oublier, c'est que, avant que Madame Liboutet eût mis ses mains sur la table, la personnalité de Robert Dartos avait déjà donné son nom et prénom, le lieu et la date de son décès, parlant même de la cachette de l'or. La conscience subliminale de Madame Dartos aurait donc dû faire toutes ces confidences exactes à une personne dont elle ne connaissait même pas l'existence; le plus grand des hasards aurait ensuite fait ressortir ces données au moyen d'une communication typtologique, juste à un moment où une personne connaissant Madame Dartos était présente, etc.

Certes, si nous recevions une communication de Charlemagne, paraissant établir son identité, nous pourrions imaginer que quelques-unes de ses pensées subconscientes sont passées, de la subconscience d'un homme à celle de l'autre, jusqu'à nos jours. Seulement ceci ne serait pas « simple » du tout — et toute autre hypothèse paraîtrait simple en comparaison de celle-là.

C. de V.

Madame de Thèbes et Alexandre Dumas fils

Paris, le 26 juillet 1917.

Monsieur le Rédacteur en Chef,

Aujourd'hui seulement me tombe sous les yeux une lettre adressée aux *Annales des Sciences Psychiques* par Monsieur André Sardou et reproduite dans l'*Intransigeant* du 17 courant.

Dans cette lettre, M. A. Sardou s'attaque à la mémoire d'une morte, Madame de Thèbes, en la présentant sous un jour des plus défavorables et en exprimant l'opinion qu'auraient eue d'elle Victorien Sardou et A. Dumas.

J'ignore l'opinion de V. Sardou, mais ce que je sais, moi qui ai beaucoup connu A. Dumas, c'est qu'il n'avait pas à l'égard de Madame de Thèbes, les sentiments que lui prête fort inexactement M. André Sardou.

Dumas ne fut pas *trompé* par Madame de Thèbes, je ne vois pas du reste comment il aurait pu l'être. Tout au plus aurait-il pu se tromper sur elle, mais bien au contraire il était resté avec elle en excellentes relations, ainsi qu'en témoignent les lettres que j'ai entre les mains et il n'eut jamais à regretter d'avoir patronné une femme dont la science, la haute intelligence et la grande bonté s'appliquèrent toujours à soulager les misères morales.

Si M. André Sardou avait eu sous les yeux quelques-unes des innombrables lettres débordantes de reconnaissance que je brûle aujourd'hui, sans doute aurait-il hésité à écrire sa lettre.

Veuillez agréer, Monsieur, etc.

H. de Dax
71, rue de Chaillot
Exécuteur testamentaire de Madame de Thèbes

La réversibilité des phénomènes psychiques

27 février 1917.

Cher Monsieur,

Laissez-moi vous féliciter de l'heureux choix qui vous a fait publier l'étude *prodigieusement* intéressante du Dr. de Marco sur la réversibilité. [Numéro d'août-septembre 1916, page 139.]

Si les faits cités ne sont pas encore de nature à démontrer absolument la réalité de ce phénomène (le cas du prisme demande cependant un examen attentif), il est, une fois de plus, établi que la volonté propre à un homme conscient, ou la volonté transmise à un suggestionné, est non seulement susceptible de créer une illusion, mais encore, dans certains cas, de déterminer des vibrations réelles (lumineuses en l'espèce). Le sujet n'ayant pas été invité à voir une croix verte et n'ayant pas été prévenu qu'il pourrait la voir, son nerf optique a bien vibré synchroniquement avec les vibrations vertes. Comme il ne saurait se produire induction sans cause inductrice, ni réaction sans action préalable, il s'ensuit que les vibrations correspondant à la lumière rouge ont bien agi sur le nerf optique, puis sur la rétine, par la volonté humaine.

La constatation de ce fait est d'une importance capitale; je la crois, du moins, telle, en raison des recherches auxquelles je me livre actuellement sur des faits de réversibilité physique.

Par une heureuse coïncidence, vous avez publié dans le même fascicule l'article précité et mon souvenir d'Algérie.

Or, le fait intéressant que je fais connaître dans cette modeste relation est un phénomène de réversibilité physique (retour à l'état hétérogène d'un volume de liquide de température homogène); et la réversion a été provoquée par la volonté consciente ou non d'un médium non entrancé. Si le fait est authentique, s'il peut être confirmé par d'autres témoignages portant sur des observations analogues ou du même ordre, la mise hors de doute m'encourage dans mes recherches; l'action vibratoire exercée consciemment ou non par un sujet sur l'éther, considéré comme substratum de la matière, pourra être classée parmi les « interventions catériennes », les « actions de compensation » que les physiciens s'accordent à déclarer indispensables au phénomène de réversibilité thermale.

Comme il est permis d'espérer que lesdites vibrations émises par le sujet peuvent être reproduites par des moyens de Physique normale autres que ceux de la Physique biologique, il n'est pas interdit d'envisager, dans un avenir plus ou moins proche, la solution de l'un des problèmes dont la répétition à volonté sera le plus utile à l'Humanité.

Commandant Moureau

Le Rédacteur en chef-Gérant : C. de Vesme. — Imp. Nouvelle, G. Clouzot, 85, rue Chabaudy, Niort.